

FOOTBALL
Pourquoi le Maroc
n'improvise plus

ET DEMAIN ?
2030, plus qu'un
horizon

MÉTHODE
Comment la
fédération veut
inculquer la culture
de la gagne

TELQUEL IMPACT

SUPPLÉMENT TELQUEL - JUIN 2026

FOOTBALL

LE MAROC MONTE EN DIVISION

Le football marocain a changé d'époque. Porté par la vision royale et structuré par la FRMF, il ne vit plus seulement de talent, de ferveur ou de générations dorées. Des Lions aux Lionnes, des jeunes au futsal, de la CAF à la FIFA, le Royaume impose désormais une méthode, un modèle et un nouveau statut.

POURQUOI LE MAROC N'IMPROVISE PLUS

Le Maroc du foot ne traverse pas une simple parenthèse heureuse. Derrière l'éclat des résultats, une méthode s'est installée. La Fédération royale marocaine de football en est la garante, guidée et inspirée par la vision du roi Mohammed VI.

Il fut un temps où le football marocain avançait au souffle. À l'instinct. Au coup de pouce du destin, à la grâce parfois miraculeuse d'une génération, d'un meneur inspiré, d'un gardien en état de grâce ou d'un soir où tout semblait enfin vouloir basculer du bon côté. Il fut un temps où l'on parlait d'abord de talent, de ferveur, de passion populaire et de rendez-vous manqués. Beaucoup de promesses, quelques éclairs, puis cette impression tenace d'un pays qui avait tout pour réussir, sauf la continuité qui permet de durer. Ce temps n'a pas totalement disparu de la mémoire. Il suffit d'un simple regard dans le rétroviseur pour mesurer le chemin parcouru. Le Maroc revient de loin. De cycles interrompus, de générations dorées qui n'ont pas toujours trouvé le cadre nécessaire pour transformer leur valeur en titres, de réformes parfois avalées par l'urgence du résultat immédiat. Le football marocain a longtemps eu du cœur. Il a longtemps eu des joueurs. Il a longtemps eu un public. Il lui manquait ce qui sépare les nations qui espèrent de celles qui construisent : une méthode. Aujourd'hui, le Maroc n'improvise plus. Le football marocain n'est plus seulement une affaire de talent brut, de ferveur nationale ou de génération bénie. Il repose désormais sur une logique de structure, de continuité, de planification et d'obligation de résultat. Ce qui se voit sur le terrain n'est que la partie visible de l'iceberg. Derrière les po-

diums, les finales, les qualifications historiques et les émotions collectives, il y a une architecture. Derrière les résultats, une Fédération Royale Marocaine de Football qui agit comme centre de gravité.

D'UN FOOTBALL D'ÉLAN À UN FOOTBALL DE MÉTHODE

Le palmarès récent donne presque le vertige. Demi-finaliste de la Coupe du Monde au Qatar en 2022, le Maroc a changé de dimension aux yeux du monde entier. Champion d'Afrique après verdict de la CAF, bien installé parmi les nations qui comptent, il a cessé d'être seulement l'équipe capable de créer l'événement. Il est devenu un pays que l'on observe, que l'on attend, que l'on mesure à ses propres ambitions.

Chez les jeunes, la tendance est tout aussi frappante. Le Maroc champion du monde des moins de 20 ans. Champions d'Afrique des moins de 23 ans qui iront ensuite décrocher une médaille de bronze olympique à Paris. Champion d'Afrique des moins de 17 ans. Des sélections qui ne se contentent plus de promettre, mais qui gagnent, qui assument, qui exportent déjà une idée du haut niveau. En futsal, le Royaume est une référence continentale installée, multiple champion d'Afrique, habitué du haut du panier mondial. Le football féminin, lui aussi, a changé de statut. Les Lionnes de l'Atlas ont été vice-championnes d'Afrique à deux reprises. Elles ont aussi offert au Maroc une première historique : devenir le premier pays arabe à atteindre le second tour d'une Coupe du Monde féminine, dès leur première participation.

On pourrait croire à une époque bénie, à un alignement heureux, à cette fameuse génération que tout pays espère voir surgir une fois tous les trente ans. Il y a bien sûr du talent. Il y en a même énormément. Mais réduire cette séquence à la qualité d'une génération reviendrait à manquer le vrai sujet.

LE FOOTBALL MAROCAIN N'AYANCE PLUS UNIQUEMENT À L'ÉLAN. IL AVANCE PAR PROCESSUS.



Le Maroc ne gagne pas seulement parce qu'il possède de bons joueurs. Il gagne parce qu'il a appris à organiser les conditions de la performance.

C'est là que le basculement s'opère. Le football marocain n'avance plus uniquement à l'élan. Il avance par processus. On identifie, on structure, on accompagne, on corrige, on délègue quand il le faut, on centralise quand c'est nécessaire, on fixe des objectifs et l'on demande des comptes. La performance n'est plus abandonnée au hasard d'un tirage, d'un vestiaire ou d'un sélectionneur providentiel. Elle est pensée comme le résultat d'un environnement.

Une source autorisée le résume ainsi : *"Nous travaillons en étroite collaboration avec toutes les composantes du football marocain. Ce n'est plus qu'une question d'équipes nationales, ou de football féminin et de football diversifié. Aujourd'hui, nous parlons de projet national, en vue de 2030 et du Mondial que nous comptons organiser avec nos deux voisins ibériques."* Le mot important, ici, n'est pas seulement "national". C'est "pro-

jet". Car un projet suppose une durée, une hiérarchie, des relais, des responsabilités. Il suppose surtout de ne pas confondre la réussite d'un moment avec la construction d'un modèle.

LA FRMF COMME CENTRE DE GRAVITÉ

Dans cette transformation, la Fédération royale marocaine de football (FRMF) occupe une place centrale. Présente sans être forcément omniprésente, directrice sans étouffer, elle assure le suivi, fixe le cap, délègue quand la compétence l'exige, mais garde la main sur la cohérence d'ensemble. Son rôle n'est plus seulement administratif, mais surtout stratégique.

Sous l'impulsion du souverain, le football a été pensé comme bien plus qu'une discipline sportive. Il est devenu un instrument de développement, un accélérateur d'infrastructures, un levier d'image, un espace de formation, un terrain d'inclusion et un élément du soft power marocain. Ce qui se joue aujourd'hui dépasse donc largement les quatre-vingt-dix mil-



nutes. Le football raconte une ambition nationale. La FRMF se trouve au cœur de cette mécanique. Elle applique, coordonne, traduit cette vision en politiques concrètes. Elle fait le lien entre les sélections, les clubs, la formation, le football féminin, le futsal, les infrastructures, les cadres techniques, la coopération africaine et les exigences internationales. Là où l'ancien football marocain donnait parfois le sentiment d'avancer par fragments, le football actuel cherche à créer du lien. Entre les catégories. Entre les générations. Entre les territoires. Entre le présent et l'horizon 2030, qui ne sera pas une fin en soit, mis bien un début de quelque chose de plus grand. C'est peut-être cela, le changement le plus profond : le Maroc ne pense plus son football à une seule hauteur. Il ne s'agit plus de tout concentrer sur l'équipe A, en espérant que son éclat suffise à éclairer le reste. Il s'agit de construire une pyramide. Les Lionceaux ne sont plus seulement l'avenir dont on parle pour patienter. Les Lionnes ne sont plus un chantier parallèle. Le futsal n'est plus une "exception sympathique". Les clubs ne sont plus regardés uniquement à travers leur capacité à gagner une compétition continentale. Tout entre progressivement dans une même grammaire. Cette grammaire a ses lieux et ses symboles. Le Complexe Mohammed VI en est l'un des plus évidents. Il incarne cette volonté de centraliser l'excellence, de professionnaliser les pratiques, d'offrir aux sélections nationales un environne-

ment conforme aux standards les plus élevés. Pendant longtemps, le football marocain a voulu gagner. Aujourd'hui, il gagne, mais comprend surtout comment on gagne.

LE NOUVEAU STATUT

Les résultats marocains récents ne sont donc pas le fruit d'un hasard généreux. Ils ne sont pas non plus seulement le résultat d'une génération exceptionnelle que le pays aurait eu la chance de voir naître au même moment. Cette génération existe, évidemment. Elle est belle, forte, ambitieuse, connectée au plus haut niveau. Mais le vrai enjeu consiste justement à ne pas s'en contenter. Le Maroc a appris une chose essentielle : une grande génération se savoure, mais elle se prépare aussi à être dépassée. Pendant que les Lions et les Lionnes jouent le présent, les sélections de jeunes préparent la suite. Pendant que les infras-

**PENDANT QUE LES LIONS ET
LES LIONNES JOUENT LE
PRÉSENT, LES SÉLECTIONS DE
JEUNES PRÉPARENT LA SUITE.**



structures montent en gamme, elles imposent un standard que l'on ne pourra plus abaisser. C'est dans cette capacité à construire demain sans lâcher aujourd'hui que se mesure la maturité d'un projet. Profiter au maximum d'une génération forte, oui. Mais sans se laisser hypnotiser par elle.

Notre même source fédérale martèle : *"Être une locomotive est une pression supplémentaire. Quand tu arrives au sommet, il faut te battre contre tous les vents pour y rester. Tu auras même des critiques, certaines seront constructives, d'autres auront pour but de briser l'élan. Il faudra les reconnaître, remonter leur source et les balayer du revers de la main, ou d'un élégant extérieur du pied pour rester dans le thème football (rires)"*

La phrase a le mérite de la lucidité. Le nouveau statut marocain attire l'admiration, mais il attire aussi les résistances, quelques jalousies. Il crée des attentes, des comparaisons, des impatiences. Il transforme chaque contre-performance en signal d'alerte, chaque choix en débat national, chaque silence en interprétation. Mais c'est le prix de la hauteur.

Ce nouveau statut ne se joue pas seulement sur les terrains. Il se mesure aussi dans les lieux où se décide le football mondial. Le Maroc n'est plus seulement un pays qui participe aux grandes compétitions. Il devient un pays autour duquel elles s'organisent, se discutent et se projettent.

La FIFA a ouvert son bureau Afrique au Maroc. Un symbole fort, mais aussi un signal politique et sportif. Le Maroc ac-

cueillera aussi le 77e Congrès électif de la FIFA en mars 2027, à Rabat, autre rendez-vous majeur de la gouvernance mondiale du football. Là encore, le symbole dépasse l'événement. Recevoir le monde du football, c'est aussi être reconnu comme un espace de confiance. Cette crédibilité, ou confiance, ne s'achète pas en un soir. Elle se construit. Elle se nourrit de compétitions réussies, de stades modernisés, de centres d'entraînement de référence, de sélections performantes, de cadres mieux formés, d'une diplomatie sportive active et d'une capacité à transformer les promesses en actes.

"Nous sommes conscients de la responsabilité que nous avons pour continuer à être ce pays exemplaire en matière de développement du football et du football pour tous", confie encore une source autorisée. "Si la popularité de ce sport, déjà très populaire, continue de croître, c'est parce que le Marocain a aujourd'hui confiance en une institution qui gère des équipes nationales qui lui offrent, toutes, sans exception, des émotions."

Le mot confiance est central. Pendant longtemps, le public marocain a aimé son football même quand il le faisait souffrir. Aujourd'hui, il commence à croire en lui autrement. Non plus seulement avec la passion irrationnelle d supporter, mais avec la conviction que quelque chose s'est installé.

Le football marocain a prouvé qu'il savait rêver. Il a prouvé qu'il savait gagner. Il doit désormais prouver qu'il sait durer. Le Maroc n'improvise plus son football, il le construit. ■

CAN 2025, LE RÉVÉLATEUR

Avec la CAN, le Maroc a- pendant un mois- tenu un examen grandeur nature sous le regard de la FIFA, de la CAF, des médias étrangers et des fédérations du continent. Plus qu'un trophée d'image, la 35e Coupe d'Afrique des nations s'est imposée comme un moment de vérité. Et un message envoyé à la planète football.



C'est une phrase. Une seule, mais elle a fait le tour des rédactions sportives du monde entier. Au sortir de la compétition, le président de la Confédération africaine de football, Patrice Motsepe, a posé son verdict – qu'il avait déjà laissé filtrer à plusieurs reprises pendant le tournoi : *"C'est la CAN la plus réussie de toute l'histoire de cette compétition"*. Le patron de la FIFA, Gianni Infantino, a multiplié les déclarations dans la même tonalité : *"Le Maroc est un hôte exceptionnel et un pays merveilleux de football, de passion et de paix"*. Au-delà de la formule diplomatique, le constat dit quelque chose de plus profond. Cette CAN n'a pas été un simple tournoi. Elle a été un test grandeur nature. Et un message.

UNE COMPÉTITION PENSÉE COMME UN EXAMEN

L'examen avait été annoncé. Dès l'attribution de l'organisation au Royaume, le 27 septembre 2023 par le Comité exécutif de la CAF, le pays a abordé la séquence avec une exigence qui dépassait largement les standards continentaux. La logique était simple : faire de cette CAN le galop d'essai du Mondial 2030, que le Maroc co-organisera avec l'Espagne et le Portugal. Tout devait être à hauteur d'un standard FIFA, pas seulement CAF. Les chiffres disent l'ampleur du progrès. Neuf stades, six villes, 52 rencontres, 24 sélections, près d'un mois de compétition. Pour mesurer le changement de dimension, il faut revenir à 1988, dernière CAN organisée par le royaume. Le tournoi tenait alors sur deux enceintes – le Mohammed V de Casablanca et le Moulay Abdellah de Rabat – et opposait huit sélections sur deux semaines. Trente-sept ans plus tard, la voilure est bien différente. Près de 9,5 milliards de dirhams ont été mobilisés pour mettre les infrastructures aux normes.

Le Complexe Moulay Abdellah, reconstruit en dix-huit mois pour 3 milliards de dirhams et inauguré le 4 septembre 2025 par le prince héritier Moulay El Hassan, avec ses 68 700 places et sa pelouse hybride. Le stade Moulay El Hassan, entièrement reconstruit à Rabat pour 800 millions, doté de 22 000 places couvertes. Le Grand Stade de Tanger, porté à 75 000 places et inauguré le 14 novembre 2025 lors d'un Maroc-Mozambique. Le Grand Stade de Fès, rénové en treize mois sous la maîtrise d'œuvre du groupement Fikri Benabdallah-Rachid Andaloussi, avec 7 000 ouvriers majoritairement issus de la région et 7 millions d'heures de travail cumulées. Les rénovations de Marrakech et d'Agadir. Le stade Al Barid pour les entraînements et certains matchs de groupe. À chaque ouverture, la même exigence : pelouse hybride, façades inspirées du répertoire architectural marocain, équipements aux standards des plus grandes enceintes mondiales. À l'arrivée, ce sont neuf écrans qui ont accueilli un tournoi pensé comme une démonstration.

QUAND LE MAROC SE HISSE À L'ÉCHELLE DES GRANDS RENDEZ-VOUS

Le test ne s'arrêtait pas aux stades. Il portait sur l'écosystème complet d'un grand événement international : transport, hébergement, sécurité, retransmission, accueil des fédérations, accréditations médias. Et c'est là, sans doute, que le saut a été le plus visible. Plus de 5 400 demandes d'accréditation médiatique ont été enregistrées par la CAF – un volume sans précédent. Trente pays européens ont diffusé le tournoi, contre dix-huit lors de l'édition précédente. Au Royaume-Uni, Channel 4 a acquis les droits exclusifs des 52 matchs en clair. De beIN Sports USA à Movistar en Espagne, la CAN 2025 s'est imposée comme la compétition africaine la plus médiatisée de l'histoire. Sur le plan audiovisuel, la réalisation, confiée à



des références mondiales du genre, a livré des images de niveau Mondial – particulièrement à Tanger et Rabat, où les dispositifs caméras n'avaient rien à envier à ceux d'une finale de Ligue des champions.

La sécurité, autre point d'observation des grands événements internationaux, a impressionné jusqu'à des observateurs venus du FBI, dépêchés au Maroc pour étudier les méthodes marocaines en vue de la Coupe du monde 2026 qui se tiendra en Amérique du Nord. Anecdote en apparence, signal en réalité. Quand les Américains envoient leurs spécialistes étudier la copie d'un pays africain, c'est que le pays africain a fini d'être l'élève. La fluidité des contrôles, le maillage entre forces de l'ordre, services de renseignement et stadiers a tenu pendant un mois, malgré l'afflux. Plus de 1,25 million de spectateurs ont franchi les portes des neuf stades – record absolu en trente-cinq éditions.

Sur le plan financier, l'édition marocaine restera également comme la plus rentable de l'histoire pour la CAF. Près de 55 millions de dollars de recettes en billetterie, contre 11 millions deux ans plus tôt en Côte d'Ivoire. Hausse de 90 % des recettes liées à la compétition. Vingt-trois sponsors officiels, contre dix-sept en 2023. Une dotation portée à 32 millions de dollars répartis entre les 24 équipes, avec 7 millions pour le vainqueur – du jamais-vu sur le continent. À tous les niveaux

– sportif, économique, médiatique – le tournoi a changé d'échelle. Et c'est le Maroc qui a porté cette accélération.

■ QUAND L'ORGANISATION DEVIENT UN MESSAGE

À l'extérieur des stades, la CAN a véhiculé une autre forme de message, plus diffus mais tout aussi puissant : celui d'un pays qui sait accueillir. Plus de 109 000 billets ont été achetés par des supporters résidant en France, un record absolu pour un pays non africain dans l'histoire du tournoi. La Belgique a suivi avec 7 000 billets, les Pays-Bas avec près de 6 000, le Royaume-Uni avec plus de 5 000. Au total, plus d'un million de tickets ont trouvé preneur. Les matchs du Maroc et de l'Algérie se sont écoulés en moins d'une heure. Jamais une CAN n'avait drainé une telle audience hors continent.

La proximité géographique avec l'Europe a évidemment joué. Deux heures de vol depuis Paris, des liaisons low-cost multipliées, Ryanair qui a ouvert sa cinquième base marocaine à Rabat. Mais ce n'est pas qu'une affaire de logistique. La CAF l'a compris en lançant fin novembre un Diaspora Tour passé par Londres puis Paris début décembre, avec l'exposition du trophée au Palais de Tokyo. La CAN 2025 a été aussi celle des communautés africaines installées sur le Vieux Continent. Marocaine, sénégalaise, ivoirienne, congolaise, algérienne.

De Paris à Marseille, de Lille à Lyon, elles se sont déplacées pour rejoindre des tribunes marocaines.

Dans les villes hôtes, l'ambiance a installé une autre image. Malgré des frontières fermées depuis 1994 et une rupture diplomatique actée en 2021, le khawa khawa échangé entre supporters marocains et algériens autour des stades a été l'un des marqueurs visuels du tournoi. Le quotidien français *Le Point* y a consacré un reportage entier, soulignant une atmosphère "qui raconte une autre réalité". Plus largement, des centaines d'influenceurs et de figures venues du monde entier ont relayé les images de stades pleins, de fan zones animées, de centres-villes en effervescence. Le streamer américain IShowSpeed, ses 148 millions d'abonnés, a filmé Rabat jouant le rôle d'invité spécial de la finale de la compétition. Ce sont autant de vitrines, démultipliées par les algorithmes des réseaux sociaux, qui ont contribué à projeter une image cohérente : un pays qui reçoit, et qui sait recevoir.

Pour la CAF, ce moment a aussi valeur de tournant. Les fédérations du continent ont vu, de leurs propres yeux, ce qu'un État africain pouvait produire en matière d'organisation. Des journalistes venus de tout le continent ont constaté de visu la trajectoire empruntée par le pays. Certains sont allés jusqu'à critiquer leurs propres autorités pour le retard structurel accumulé. Ce n'est pas anecdotique. C'est le signe que la CAN, en plus d'avoir été un tournoi, a été un cas d'école pour tout un continent.

CE QUE CETTE CAN A CONFIRMÉ DU POIDS MAROCAIN

Il y a dix ans, le Maroc venait de sortir, à grand-peine, d'une mise au ban du football africain. En 2014, le report demandé par Rabat de la CAN-2015 pour cause d'épidémie d'Ebola en Afrique de l'Ouest avait valu au royaume une exclusion sportive et une amende de huit millions d'euros. Le pays apparaissait alors marginalisé sur la carte du football continental. Dix ans plus tard, c'est le même royaume qui accueille la plus grande CAN de l'histoire, co-organisera le Mondial 2030 avec l'Espagne et le Portugal, et héberge à Rabat un bureau régional permanent de la FIFA – le premier du genre en Afrique. La séquence dit en creux le chemin parcouru. Pour le Royaume, l'enjeu de cette CAN dépassait largement le terrain. Il s'agissait de prouver, dans les faits, que la promesse marocaine sur 2030

"LE MAROC EST DÉSORMAIS UN PAYS CLÉ DU FOOTBALL MONDIAL"

GIANNI INFANTINO

n'était pas, justement, qu'une promesse. C'était déjà une réalité industrielle, organisationnelle, financière. La FIFA l'avait compris dès 2023, en confiant au royaume l'organisation du Mondial des clubs avant même la CAN. "*Le Maroc est désormais un pays clé du football mondial*", avait alors déclaré Gianni Infantino. La séquence de décembre 2025 - janvier 2026 a validé l'assertion. Reste l'essentiel : ce que ce tournoi laisse derrière lui. Des stades, bien sûr – qui serviront pour le Mondial des clubs 2029, puis pour le Mondial 2030. Mais aussi des standards d'organisation désormais documentés. Un savoir-faire en matière de sécurité et de logistique d'événement international, exportable et déjà étudié à l'étranger. Un soft power renforcé sur le continent et au-delà. Et surtout, une matrice. Celle qui permettra, dans cinq ans, d'aborder le Mondial avec la sérénité de ceux qui ont déjà tenu un examen comparable. C'est peut-être là le vrai héritage de la CAN 2025. Une démonstration. Celle d'un pays qui, à chaque étape, a coché les cases. Et qui a montré qu'à ce niveau, le football ne se joue plus seulement sur la pelouse. Il se joue dans les bureaux, dans les rédactions, dans les fan zones, sur les écrans du monde entier. Et qu'à ce jeu-là, le Maroc, désormais, est dans son couloir. ■





Nominated for the
**AXWAY EXCELLENCE
AWARD**



RACHID RESSANI
ITROAD GROUP | CEO

ET DEMAIN ?

2030, PLUS QU'UN HORIZON

Le Mondial 2030 n'est pas un slogan, ni une promesse lointaine. C'est une deadline. Une contrainte féconde qui force déjà le Maroc à élever ses standards, à densifier ses infrastructures, à penser l'héritage. Du stade Hassan II de Benslimane à la LGV Kénitra-Marrakech, de la stratégie Aéroports 2030 aux 25 000 chambres d'hôtel à construire, en passant par la 5G et l'autoroute électrique HVDC, c'est tout un pays qui se transforme à marche forcée. État des lieux.

24 avril 2025. À la gare Rabat-Agdal, le Roi Mohammed VI donne le coup d'envoi des travaux de la ligne à grande vitesse Kénitra-Marrakech. 430 kilomètres de nouvelle voie ferrée, 53 milliards de dirhams d'investissement, une mise en service annoncée pour novembre 2029. Le souverain n'a pas besoin de citer la Coupe du monde 2030 pour que l'enjeu soit compris. Tout, dans la mécanique enclenchée ce jour-là, ramène à cette deadline. Mais tout, aussi, la dépasse. Car ce que vise le Maroc en sortant le chéquier sur la LGV, sur les aéroports, sur les stades, sur l'hôtellerie, sur le numérique, sur le réseau électrique, ce n'est pas seulement de tenir un mois de compétition à l'été 2030. C'est de transformer durablement le pays. Le Mondial 2030 n'a pas vocation à être un simple événement ; il doit être un point de bascule.

ORGANISER UN MONDIAL, MAIS POUR QUOI FAIRE

L'erreur, avec un Mondial, serait de le réduire à son périmètre. Quatre semaines de matchs, vingt-deux stades sur trois pays, des milliards de téléspectateurs. Vu sous cet angle, l'événement est gigantesque, mais ponctuel. Le pari marocain est ailleurs : faire de cette deadline un accélérateur. Une contrainte. Une discipline. Un calendrier qui oblige. Les chiffres globaux disent l'ampleur du projet. L'enveloppe annoncée par le ministre du Budget, Fouzi Lekjaa dépasse les 150 milliards de dirhams. Et encore, ce chiffre ne couvre que les chantiers strictement liés à la compétition – stades, transports, hôtellerie. Si l'on ajoute les programmes parallèles que le Mondial accélère sans en être l'origine – souveraineté hydrique, énergie, télécommunications, urbanisme – c'est bien davantage qu'il faudrait additionner. Le Mondial agit comme un révélateur. Il met sous tension des chantiers qui auraient été menés, mais

plus lentement. Il fixe une date butoir là où le calendrier était glissant. Il oblige à coordonner ce qui aurait été fragmenté. Cette logique change tout. Là où d'autres pays ont organisé des Coupes du monde comme on organise une grande fête – beaucoup d'argent, peu d'héritage – le Maroc aborde 2030 comme une étape d'un projet plus large. Le tournoi n'est pas



la finalité ; il est la séquence qui rend l'effort tenable, politiquement et financièrement. C'est la promesse d'une vitrine planétaire qui justifie, auprès du contribuable comme des investisseurs, l'ampleur des moyens déployés. Mais ce qui restera, ce ne sont pas les plusieurs dizaines de matchs joués sur le sol marocain. Ce sont les lignes ferroviaires, les terminaux d'aéroport, les hôtels, les stades, les réseaux numériques et électriques, les zones métropolitaines reconfigurées autour.

■ LES STADES COMME HÉRITAGE, PAS COMME DÉCOR

Le symbole de cette philosophie, c'est le Grand Stade Hassan II de Benslimane. Au cœur d'une forêt, à mi-chemin entre Casablanca et Rabat, sort de terre ce que ses concepteurs présentent comme la future plus grande enceinte de football au monde. 115 000 places sur trois anneaux : 22 600 au premier niveau, 30 600 au deuxième, 62 000 au troisième. Soit, pour reprendre la formule du quotidien espagnol AS, "pratiquement trois stades en un". Coût des seuls travaux principaux : 3,2 milliards de dirhams. Couverture et façade : 3,29 milliards supplémentaires. Architecte : le cabinet marocain Oualalou+Choi associé à l'agence internationale Populous. Maître d'ouvrage : la Sonarges, avec l'Agence nationale des équipements publics (ANEP) comme maître d'ouvrage délégué. Livraison annoncée : décembre 2027. À ce jour, le chantier est à 40 % d'avancement. Cinq mille ouvriers y travaillent en trois équipes de huit heures, vingt-quatre heures sur vingt-

LE PARI DU MAROC ? FAIRE DE LA DEADLINE 2030, UN ACCÉLÉRATEUR

quatre. Le chiffre doit monter à dix mille dans les mois qui viennent. Tous issus d'entreprises marocaines.

L'enjeu sportif est connu : Benslimane est officiellement candidat à l'organisation de la finale du Mondial 2030, en concurrence directe avec le Santiago Bernabéu de Madrid. La presse espagnole, qui tenait pour acquise la victoire du stade du Real, doute désormais. "Le Bernabéu est en plein centre-ville et déjà construit. Celui-ci est entièrement neuf. Il est plus facile de l'adapter aux exigences de la FIFA", plaide auprès d'AS Yassir Soussi, directeur général adjoint de l'ANEP. "La FIFA adore le projet." Mais l'enjeu dépasse la finale. "C'est un projet qui va bien au-delà du stade", explique Tarik Oualalou. "Une véritable zone métropolitaine sera développée autour : autoroute, gare... Ils pensent déjà à l'après-Coupe du Monde." Voilà le mot juste : l'après. Une gare LGV à proximité immédiate, un raccordement autoroutier dédié, un pôle urbain qui se dessine. Benslimane ne sera pas un stade isolé en bordure de forêt. Ce sera un nouveau morceau de territoire. Et le raisonnement vaut pour les autres enceintes mobilisées pour 2030 : à Agadir, une deuxième phase de rénovation est programmée juste après la CAN 2025, avec couverture totale des tribunes et extension à 46 000 places, pour 2,3 à 2,5 milliards de dirhams. À Fès, la suppression de la piste d'athlétisme et l'abaissement du terrain doivent porter la capacité à 49 200 voire 55 800 places. À Tanger, à Marrakech, à Rabat, la même logique. Aucun stade n'est traité comme un décor temporaire. Tous sont pensés pour servir, bien après le coup de sifflet final. Et au-delà du seul usage sportif, plusieurs projets s'orientent désormais vers une logique de lieux de vie : concerts internationaux, événements culturels d'envergure, espaces de loisirs intégrés, salles de séminaires, restaurants, commerces. Le modèle est connu – du Tottenham Hotspur Stadium de Londres à l'Allianz Arena de Munich, les grandes enceintes contemporaines ne sont plus seulement des arènes, elles sont des morceaux de ville qui vivent sept jours sur sept. Les stades marocains de 2030 sont conçus dans cet esprit. Ils accueilleront le football. Mais ils accueilleront aussi, et durablement, autre chose.

■ CE QUE 2030 CHANGE DÉJÀ DANS LE PRÉSENT

Là où l'effet d'entraînement est le plus visible, c'est hors des stades. Sur les rails, d'abord. La LGV Kénitra-Marrakech est le plus gros projet ferroviaire jamais lancé par le royaume : 430 km, 53 milliards de dirhams pour les infrastructures, près de 96 milliards en intégrant le matériel roulant et la moder-





nisation du réseau classique. L'ONCF a commandé 168 nouveaux trains, dont 18 rames à grande vitesse au constructeur français Alstom. À terme, Tanger-Marrakech se fera en 2h40, contre six heures aujourd'hui. L'aéroport Mohammed V de Casablanca sera relié à Marrakech en 55 minutes. Et ce n'est qu'un premier maillon : le projet global vise à terme Tanger-Agadir en quatre heures, sur une ligne atlantique de 900 km. Sur le chantier, 150 entreprises sont mobilisées, dont les deux tiers sont marocaines. Les premières gares nouvelles ont été engagées dès le début de l'année 2026, et l'ensemble du programme architectural sera lancé avant l'été. Le foncier, lui, est entièrement bouclé. Les travaux avancent dans les délais. Dans les airs, le programme "Aéroports 2030" de l'ONDA mobilise 38 milliards de dirhams pour faire passer la capacité d'accueil nationale de 38 à 80 millions de passagers par an. Le projet central : un nouveau terminal-hub à l'aéroport Mohammed V de Casablanca, accompagné d'une nouvelle piste,

**L'HORIZON EST ALIGNÉ SUR 2030.
À CHAQUE CHANTIER, LA MÊME
MÉCANIQUE : UN CALENDRIER
SERRÉ, UNE EXIGENCE DE
STANDARDS INTERNATIONAUX**

pour 25 milliards de dirhams à lui seul. Marrakech-Menara passera de 9 à 14 millions de passagers, Agadir de 1,4 à 4,4 millions, sans oublier la modernisation des aéroports de Tanger, Fès et le renforcement des plateformes du Sud. En parallèle, Royal Air Maroc s'engage dans une trajectoire qui doit porter sa flotte de 50 à 200 appareils d'ici 2037. Sur le front hôtelier, l'effort n'est pas moindre. Le plan annoncé par la Société marocaine d'ingénierie touristique (SMIT) prévoit 25 000 nouvelles chambres à travers près de 700 projets, pour environ 4 milliards de dollars. Soit l'une des plus vastes opérations d'extension hôtelière jamais engagées par le royaume. Trois quarts des projets seront portés par des investisseurs marocains, 15 % par des enseignes internationales. À cela s'ajoute le programme Cap Hospitality, qui finance la rénovation de 25 000 chambres existantes. Le parc marocain ne change pas seulement de taille ; il change de gamme. Sur les ondes, la même logique. Le 25 juillet 2025, l'ANRT attribuait simultanément les trois licences 5G à Maroc Telecom, Orange Maroc et Inwi, pour un ticket d'entrée global de 2,28 milliards de dirhams. Le déploiement commercial a démarré en novembre 2025 dans huit grandes villes – Casablanca, Rabat, Marrakech, Tanger, Agadir, Fès, Meknès, Oujda – ainsi que dans leurs aéroports. Les engagements pris par les opérateurs vont bien au-delà des minimas du cahier des charges : couverture de 45 % de la population fin 2026, et 85 % à l'horizon 2030. À ces deux dates correspondent, comme par hasard, les fenêtres de la Coupe du monde des clubs 2029 et du

Mondial 2030. L'investissement cumulé attendu sur l'ensemble du déploiement dépasse les 80 milliards de dirhams d'ici 2035. La stratégie "Maroc Digital 2030", adoptée fin septembre 2024, en est le cadre.

Sur le réseau électrique, le saut est tout aussi structurant. L'autoroute électrique haute tension Dakhla-Casablanca – 1 400 km, près de 3 milliards de dollars, confiée au consortium TAQA-Nareva-FM6I en mai 2025 – doit doubler la capacité de transit entre les parcs solaires et éoliens du Sahara et les bassins de consommation du centre. La première phase mobilise 1 500 mégawatts, la seconde, d'égale capacité, est programmée pour 2029. Une liaison complémentaire Boujdour-Marrakech a été annoncée fin 2025. À la clé : une intégration énergétique du Sud au reste du pays, qui change la donne pour l'industrie comme pour la production d'hydrogène vert.

Sur l'eau enfin, le programme avance à la même vitesse. La première phase de l'autoroute de l'eau, reliant le bassin du Sebou à celui du Bouregreg, est opérationnelle depuis août 2023 et a déjà transféré plus de 700 millions de mètres cubes – l'équivalent d'un an d'eau potable pour douze millions de personnes sur l'axe Rabat-Casablanca. La phase 2, lancée en 2025 et financée par les Émirats arabes unis via le véhicule TAQA-Nareva, doit porter le débit à 45 mètres cubes par seconde, soit 800 millions de m³ transférés par an entre les bassins. Le bassin du Bouregreg sera ensuite raccordé au barrage Al Massira sur 109 km. Puis viendra l'interconnexion avec les bassins du Loukkos et de l'Oued Laou au nord. Là encore, l'horizon est aligné sur 2030. À chaque chantier, la même mécanique : un calendrier serré, une exigence de standards internationaux, un effet d'entraînement sur le tissu industriel marocain. Et un horizon qui converge vers le même mois de juin 2030.

LE MAROC VEUT ACCUEILLIR LE MONDE, ET COMPTER AVEC LUI

À l'arrivée, ce qui se dessine n'est pas seulement un pays-hôte. C'est un pays qui change de stature. La séquence est cohérente : CAN 2025 saluée comme la plus réussie de l'histoire de la compétition par Patrice Motsepe, Mondial 2030 préparé bien plus tôt que ne le faisaient les hôtes précédents. Reste, à l'horizon immédiat, une pièce qui manque encore au puzzle : la Coupe du monde des clubs 2029. Le Maroc l'a déjà organisée à trois reprises dans son ancienne formule, en 2013, 2014 et 2023. Il dispose aujourd'hui d'une longueur d'avance pour accueillir la deuxième édition du nouveau format à 32 équipes – un an avant le Mondial 2030, comme répétition grandeur nature. La FIFA n'a pas encore tranché. Mais à voir l'avancement des chantiers, la maturité de l'organi-

sation et la dynamique enclenchée par la CAN, le choix paraît s'imposer de lui-même.

Cette projection a déjà des effets. Sur la scène économique, le Mondial agit comme un signal aux investisseurs internationaux : le pays s'engage, sécurise des calendriers, livre. Sur la scène diplomatique, il consacre la place du royaume dans les grandes décisions du football mondial – un rôle dont la diplomatie sportive marocaine a depuis longtemps préparé l'avènement. Sur la scène médiatique, 60 Minutes a érigé Al Boraq en modèle mondial du ferroviaire à grande vitesse. AS et Marca documentent au jour le jour l'avancement de Benslimane. Bloomberg chiffre le boom hôtelier marocain. Une attention soutenue, qui n'aurait pas existé sans la perspective de 2030. Et qui durera bien après.

Reste l'essentiel : ce que ce momentum laissera. Des LGV opérées, des aéroports élargis, des stades opérationnels, des hôtels en service, un réseau 5G couvrant 85 % de la population, une autoroute électrique reliant le Sud aux bassins industriels, une autoroute de l'eau sécurisant l'approvisionnement des grandes villes, des écosystèmes urbains autour de Benslimane et d'ailleurs. Mais aussi, et c'est sans doute le plus important, une matrice. Celle d'un pays capable de tenir une trajectoire sur dix ans, d'aligner des chantiers à plusieurs dizaines de milliards de dirhams, de respecter des deadlines, d'attirer les capitaux marocains comme les capitaux internationaux. Le Mondial 2030 sera un mois de compétition. Ce qui l'aura précédé – et ce qui le suivra – sera, lui, l'œuvre d'une génération. 2030, donc, n'est pas un horizon. C'est un point d'étape. La promesse, pour le pays, d'avoir basculé. Et l'engagement, surtout, de continuer. ■



COMPLEXE MOHAMMED VI

AU NOM DU RÊVE ET DE LA PERFORMANCE

Inauguré par le souverain le 9 décembre 2019, le Complexe Mohammed VI de Football n'est pas seulement une infrastructure de référence. C'est le lieu où le projet marocain se voit, se travaille et se répète chaque jour. Derrière les résultats, il y a des terrains, des salles, des staffs, des jeunes, des habitudes. Une ruche qui ne jure que par la performance.



Il y a des lieux qui servent à préparer les matchs. Et puis il y a ceux qui finissent par raconter un projet entier. À Maâmora, le football marocain ne se contente pas de s'entraîner. Il s'organise. Il se croise. Dans l'imaginaire collectif, les grandes histoires de football se jouent souvent dans les stades, sous les projecteurs, au bruit des tribunes et des hymnes repris à pleins poumons. Mais les victoires commencent rarement là. Elles naissent plus tôt, dans des endroits moins bruyants, plus méthodiques, presque secrets. Dans une salle d'analyse vidéo. Sur une table de soins. Dans une séance de récupération. Dans un terrain voisin où les plus jeunes aperçoivent les A s'entraîner, et comprennent soudain que le rêve n'est pas une affiche lointaine, mais une porte qu'il faut mériter de pousser.

Le Complexe Mohammed VI de Football est de ces lieux-là. Inauguré à Salé par le roi Mohammed VI le 9 décembre 2019, après la rénovation et la reconstruction de l'ancien Centre national de football de Maâmora, il a été pensé comme une structure intégrée dédiée à la performance, à l'excellence et à la continuité. Édifié sur 29,3 hectares, pour un investissement annoncé de 630 millions de dirhams.

UN LIEU, UNE MODE DE VIE

Quatre terrains en gazon naturel, trois terrains synthétiques, un terrain couvert, un terrain hybride, une salle de réathlétisation pouvant accueillir des matchs de futsal, une piscine olympique extérieure, des terrains annexes, des espaces de récupération, un centre médical et de performance, des lieux d'hébergement, de restauration, de réunion, d'analyse, de formation et de divertissement. Sur le papier, l'inventaire impressionne. Sur place, il raconte surtout une idée : pour demander le haut niveau, il faut d'abord en offrir les conditions.



Longtemps, le football marocain a fonctionné par à-coups. De grands joueurs, de grands espoirs, de grandes émotions, mais pas toujours l'environnement qui permet de transformer une génération en modèle. Aujourd'hui, Mâamora symbolise précisément le contraire. *"Ici, tout le monde comprend vite que le détail compte"*, glisse une personne qui travaille au quotidien dans le complexe. *"Le joueur vient pour s'entraîner, bien sûr. Mais il vient aussi pour récupérer, se soigner, apprendre, écouter, corriger. Le haut niveau, ce n'est pas seulement ce qu'on voit le dimanche. C'est tout ce qui est fait avant"*, nous confie un membre du staff technique de l'équipe nationale U20.

Le Complexe Mohammed VI n'est pas seulement la maison des Lions de l'Atlas. Il est devenu un lieu de passage, de rassemblement et de préparation pour l'ensemble des composantes du football national. Équipe A, sélections de jeunes, football féminin, futsal, cadres techniques, staffs médicaux et sportifs : c'est une ruche. Chacun y travaille à son niveau, mais dans un même écosystème.

Cette cohabitation change beaucoup de choses. Elle casse l'iso-



LE COMPLEXE PROTÈGE, MAIS IL EXPOSE. IL DONNE DES ARMES, MAIS RETIRE DES EXCUSES.

lement des catégories. Elle installe une culture commune... celle de la gagne. Elle permet aux jeunes de toucher du regard ce qu'ils poursuivent. Un U17 qui croise un international confirmé dans un couloir ne voit plus seulement une star. Il voit une trajectoire possible. Un joueur de futsal qui prépare une compétition dans le même environnement que les A comprend que sa discipline fait partie du même projet. Une jeune Lionne qui s'entraîne à côté des sélections masculines n'occupe plus une marge. Elle habite la même maison.

"Pour les jeunes, c'est une source d'inspiration énorme", raconte un membre d'un staff médical. "Quand ils voient les grands passer, s'entraîner, travailler dans le terrain voisin, ça change leur rapport au rêve. Ils comprennent que ce n'est pas inaccessible. Mais ils comprennent aussi le niveau d'effort qu'il faut pour y arriver."

LE CONFORT, PUIS L'OBLIGATION

Les staffs techniques ne s'en cachent pas : travailler dans un tel environnement change la nature même de la préparation. Les outils sont là. Les terrains sont là. Le suivi médical est là. Les espaces de récupération, d'analyse et de coordination permettent d'aller plus loin dans le détail. *"Quand on prépare un stage ici, on sait qu'on peut travailler dans de très bonnes conditions (...)"* Le confort est réel, mais il ne doit pas endormir. Au contraire, il nous oblige. Avec ces moyens, on ne peut pas simplement dire qu'on travaille bien. Il faut que cela se voie dans les résultats", confiait Fathi Jamal, le directeur technique nationale, en marge d'une conférence de presse. La phrase résume l'autre visage de Maâmora. Le complexe protège, mais il expose. Il donne des armes, mais retire des excuses. Il offre aux joueurs et aux staffs un environnement qui pousse vers le haut, tout en rendant plus difficile le refuge derrière les limites d'hier. Sous l'impulsion de la FRMF elle-même portée par la vision royale de faire du football un levier de développement, d'inclusion et de rayonnement, Maâmora incarne cette bascule. Le football marocain ne veut plus seulement produire quelques pics d'émotion. Il veut installer des habitudes de haut niveau. Il veut former, répéter, corriger, recommencer. Il veut que l'exigence devienne une routine.

Et c'est peut-être dans la routine que se cache le vrai changement. Les trophées se soulèvent rarement tous les jours. *"Mais les conditions qui les rendent possibles, elles, se travaillent au quotidien"* répétait souvent le président de la fédération, Fouzi Lekjaa, lors de ses conférences de presse qui ont suivi l'inauguration du bijou de Maâmora. ■

À L'ACADÉMIE MOHAMMED VI DE FOOTBALL, ON FORME POUR GAGNER

L'Académie Mohammed VI de football est devenue l'une des matrices les plus visibles du renouveau sportif marocain. Avant les titres, les podiums et les soirs de gloire, il y a ce travail plus discret : détecter, former, accompagner, transmettre. Une fabrique de champions.

Il y a les buts qui entrent dans l'histoire. Et puis il y a les endroits où ils commencent, longtemps avant que le ballon ne quitte un crâne, un pied ou une pelouse mondiale. Le 10 décembre 2022, à Doha, Youssef En-Nesyri s'élève pour devancer de la tête Ruben Dias et

Diogo Costa, suspend le temps, puis propulse le Maroc en demi-finale de Coupe du Monde. Ce jour-là, le monde découvre peut-être un peu mieux ce que le Maroc savait déjà. En-Nesyri n'est pas sorti de nulle part. Pas plus que Nayef Aguerd. Pas plus qu'Azzedine Ounahi, grande révélation du Mondial qatari, ce milieu fluide, élégant, presque insolent de facilité, que Luis Enrique lui-même avait pointé comme l'une des révélations du tournoi. Visages et histoires différentes, un même fil rouge : l'Académie Mohammed VI de Football.

Depuis sa création en 2009, l'Académie n'a jamais voulu être un simple centre de formation, édifié à Salé, sur 18 hectares. Elle porte une ambition plus large : former des joueurs, évidemment, mais aussi des hommes capables de comprendre ce que signifie représenter un pays.

AU NOM DU "MADE IN MOROCCO"

L'Académie Mohammed VI est née du constat qu'il fallait détecter plus tôt, encadrer mieux, accompagner plus longtemps et éviter que le talent ne se perde entre deux terrains. Son modèle repose sur une idée simple, mais décisive : on ne forme pas un joueur uniquement en travaillant son contrôle orienté, sa vitesse ou sa lecture du jeu. On le forme aussi dans une salle de classe, dans un dortoir, dans une discussion avec

LE MAROC NE PEUT PAS BÂTIR UN FOOTBALL DURABLE UNIQUEMENT AVEC DES TALENTS. IL LUI FAUT DES CADRES. DES EDUCATEURS.

un éducateur, dans la gestion d'une frustration, dans le respect d'un horaire, dans l'apprentissage du collectif. L'Académie a bâti sa réputation sur cette double exigence : le footballeur et l'homme.

À l'Académie, la formation ne s'arrête pas au rectangle vert. Elle se joue dans l'épaisseur du quotidien. Le suivi scolaire, l'encadrement psychologique, la préparation physique, l'accompagnement médical, l'éducation tactique, l'hygiène de vie, la gestion de la pression : tout participe à la fabrication d'un joueur complet. C'est ce qui permet à l'Académie de ne pas seulement produire des profils techniques, mais des jeunes capables d'entrer plus vite dans les exigences du haut niveau. Cette philosophie commence dès la détection. Avant même l'entrée à l'Académie, il faut regarder le joueur, mais aussi l'enfant. Ses qualités, son environnement, son rapport à l'effort, sa capacité à écouter, à vivre dans un groupe, à accepter des règles, à supporter l'éloignement et à grandir dans un cadre exigeant. Mohammed, l'un des recruteurs de l'Académie Mohammed VI (AMF), nous raconte cette approche sans détour, en marge

du dernier tournoi international de l'AMF: *"On ne cible pas que les joueurs bons techniquement, mais aussi des monstres physiques, des génies tactiques et surtout des enfants bien éduqués aussi. Le football ne fait pas tout, il faut prendre en compte leur capacité à s'adapter à la vie au sein de l'Académie, ses principes, tout..."*

Le même recruteur se souvient ainsi du cas Oussama Targhalline, passé par l'Académie avant de poursuivre sa trajectoire jusqu'au haut niveau : *"Je me souviens lorsque j'ai détecté Oussama Targhalline, il fallait que je me concerte avec sa famille, son entourage pour le connaître de plus près avant de le proposer aux responsables ici."*

FORMER AUSSI LES CADRES

Former avant de gagner ne concerne pas seulement les joueurs. Le Maroc ne peut pas bâtir un football durable uniquement avec des talents. Il lui faut des cadres. Des éducateurs. Des entraîneurs. Des recruteurs. Des anciens joueurs capables de transmettre ce que le très haut niveau exige vraiment. C'est là que le "made in Morocco" prend tout son sens. Il ne s'agit pas seulement de former des joueurs marocains pour les envoyer vers les championnats européens. Il s'agit aussi de construire une expertise locale, enracinée, capable de lire le football marocain de l'intérieur. Un ancien joueur de haut niveau ne regarde pas un adolescent comme un simple

technicien. Il sait reconnaître un geste, mais aussi une attitude. Il sait ce que vaut une mauvaise réaction après une perte de balle, une baisse d'intensité après un duel, un regard qui fuit la consigne ou, au contraire, une capacité rare à apprendre très vite. En marge de son travail au sein de l'Académie, l'entraîneur passe ses diplômes CAF, bien encadré par ses collègues, sous la houlette de la direction technique nationale. Tarik Sektioui incarne bien cette passerelle. Avant d'obtenir ses diplômes et voler de ses propres ailes, il a fait ses premiers pas d'éducateur à l'Académie Mohammed VI de Football. Une première école, presque un laboratoire, avant de se bâtir l'un des palmarès les plus garnis de l'histoire récente du football marocain sur un banc. Vainqueur de la Coupe du Trône avec le MAS de Fès, il a ensuite enfilé le survêtement des équipes nationales avec la même réussite : champion du Championnat d'Afrique des Nations, champion de la Coupe arabe quelques mois plus tard, et surtout médaillé de bronze avec les Lionceaux aux Jeux Olympiques de Paris 2024. Son parcours raconte quelque chose d'important. L'Académie ne sert pas seulement à faire éclore des joueurs. Elle sert aussi à fabriquer des regards, des méthodes, des habitudes de travail. Elle offre à d'anciens joueurs un cadre où transmettre, apprendre à encadrer, structurer une idée du jeu et comprendre que la formation est un métier à part entière. C'est cette chaîne-là que l'Académie tente de consolider.





UN TOURNOI, UNE VITRINE, UN MESSAGE

Le tournoi international U19 de l'Académie Mohammed VI est devenu l'un des marqueurs de cette ambition. Chaque année, il transforme Salé en carrefour du football de formation. Pour sa 8e édition, en 2026, le rendez-vous a réuni des académies venues de plusieurs continents, avec des noms qui disent immédiatement le niveau de l'affiche : Aspire Academy, Nottingham Forest, Boca Juniors, Stade Rennais, Hajduk Split, entre autres. Un petit atlas du football de demain, posé quelques jours sur les terrains marocains. Ce tournoi n'est pas seulement une compétition de jeunes. C'est un fief de talents. Un paradis de scouts. Un lieu où les recruteurs viennent regarder de près ce que les clubs et académies des cinq continents préparent pour demain. Dans les tribunes, les carnets se remplissent, les regards s'attardent, les profils se comparent. Sur le terrain, les jeunes apprennent ce qu'aucun entraînement ne peut totalement reproduire : jouer contre d'autres écoles, d'autres cultures, d'autres intensités.

En 2026, l'Académie Mohammed VI a remporté son tournoi pour la première fois, au bout du suspense. Le symbole est fort. Gagner chez soi, dans un tournoi devenu référence, face à des académies habituées à produire des talents pour les grands marchés européens et sud-américains, ce n'est pas anodin. Tarik Khazri, directeur du recrutement de l'Académie, ne cache pas sa fierté devant cette génération. À *TelQuel*, il confie : "Cette génération a tout pour réussir, le talent, mais

aussi la discipline tactique nécessaire et beaucoup de maturité compte tenu du jeune âge des joueurs. On a du talent, mais aussi de la volonté, du respect, et de la niaque. Tout ce qu'il faut pour être la star de demain."

LES LIONS DE LA GAGNE

L'un des grands acquis du football marocain récent tient à cette continuité entre les catégories. Les jeunes ne sont plus seulement là pour promettre. Ils servent à préparer. Ils portent déjà une exigence de compétition, une culture du résultat, une conscience du maillot. La génération championne du monde U20, avec plusieurs éléments passés par l'Académie, dont le capitaine Houssam Essadak et le meilleur buteur, Yassir Zabiri en est l'illustration la plus éclatante. Elle n'a pas seulement gagné un tournoi. Elle a validé une méthode.

C'est toute la différence entre un pays qui attend l'apparition d'une génération spontanée et un pays qui travaille à la provoquer. L'Académie Mohammed VI n'a pas vocation à produire tous les joueurs marocains de demain. Ce serait impossible, et même contraire à la richesse du football national. Mais elle fixe un standard.

À l'heure où le Maroc prépare l'horizon 2030, cette dimension devient essentielle. Organiser, accueillir, rayonner, oui. Mais pour que l'héritage soit réel, il faut aussi produire. Des joueurs. Des cadres. Des habitudes. Des convictions. Des générations capables de ne pas seulement admirer les héros de 2022, mais de les prolonger. ■

QITAB

COMMENT LA FÉDÉRATION VEUT INCULQUER LA CULTURE DE LA GAGNE

Longtemps, les équipes nationales marocaines ont avancé chacune dans leur couloir, avec leurs promesses, leurs fulgurances et leurs regrets. Aujourd'hui, la FRMF travaille à relier les catégories, à suivre les trajectoires et à installer une culture commune. Les jeunes ne servent plus seulement à promettre. Ils gagnent, puis montent.

Il fut un temps où les équipes nationales marocaines se croisaient sans toujours se répondre. Les sélectionneurs se suivaient, mais ne se ressemblaient pas. Les catégories existaient, les talents aussi, les coups d'éclat parfois, mais la continuité manquait. On pouvait voir surgir une génération dorée, vibrer avec elle quelques semaines, puis la regarder se disperser sans que son histoire ne trouve naturellement son prolongement chez les A. Le Maroc a connu cela. Les moins de 20 ans champions d'Afrique en 1997. Les U20 demi-finalistes du Mondial junior de la FIFA en 2005. Deux générations fortes, deux jalons importants, deux preuves que le pays avait déjà la matière première. Mais ces jeunes avaient souvent du mal à grandir ensemble jusqu'au plus haut niveau. La faute, moins au talent, qu'à ce qui l'entoure. Manque de structuration, manque de suivi individualisé, absence d'un vrai fil conducteur entre les catégories. Beaucoup entraient dans la lumière trop tôt, puis en sortaient trop vite.

LES FAMILLES, LES AGENTS, LES CLUBS, MAIS SURTOUT LES JOUEURS VOIENT QUE LE MAROC NE PROMET PLUS SEULEMENT UN MAILLOT. IL PROMET UN CADRE

Certains ont fait carrière, bien sûr. D'autres ont volé de leurs propres ailes. Mais combien de trajectoires auraient mérité un autre accompagnement ? Nabil El Zhar, révélation du Mondial 2005, signé ensuite par Liverpool, n'aura jamais la carrière internationale que son talent semblait annoncer. Karim El Ahmadi, moins exposé à l'époque, a fini par bâtir avec sérieux et abnégation une vraie histoire avec les Lions. D'autres joyaux, eux, se sont perdus en route. Comme si leur carrière internationale n'avait pas de destination finale clairement tracée. Aujourd'hui, la donne a changé. La Fédération Royale Marocaine de Football ne laisse plus autant de place au hasard. Le joueur est repéré, scruté, accompagné. Qu'il soit né au Maroc ou à l'étranger, il entre dans une logique de suivi. Le scouting travaille avec la formation locale, les clubs, l'Académie Mohammed VI de Football, les staffs des différentes sélections. L'objectif n'est plus de convaincre un talent de porter le maillot. Il est de l'inscrire dans un projet.

LE MAROC N'ATTEND PLUS SES GÉNÉRATIONS

C'est sans doute l'un des plus grands changements de ces dernières années. Le Maroc n'attend plus qu'une génération tombe du ciel. Il tente de la préparer, de l'encadrer, de l'orienter. Les jeunes ne sont plus appelés uniquement pour remplir une liste ou nourrir un discours d'avenir. Ils sont suivis, exposés au haut niveau, responsabilisés plus tôt.

Cette politique porte déjà ses fruits. De très jeunes talents n'hésitent plus à répondre à l'appel des catégories nationales,



là où, par le passé, certains profils préféraient attendre les A, ou garder les options ouvertes le plus longtemps possible. Le rapport au maillot a changé parce que le projet est devenu lisible. Le Maroc n'est plus un choix d'attente. Il devient une évidence sportive.

Les exemples récents le montrent. Ibrahim Rabbaj, le "Messi de Chelsea", ou encore Ayyoub Bouaddi, prodige du LOSC, déjà considéré comme l'un des meilleurs jeunes joueurs de sa génération, symbolisent cette nouvelle attractivité. Ce ne sont pas seulement des dossiers de double nationalité à gérer. Ce sont des talents que le Maroc peut désormais regarder dans les yeux avec un argument simple : ici aussi, on progresse. Ici aussi, on gagne. Ici aussi, il existe un chemin.

Et ce chemin est devenu visible. Les U23 ont décroché une médaille de bronze historique aux Jeux Olympiques de Paris 2024. Les U20 ont été sacrés champions du monde au Chili. Les U17 sont devenus champions d'Afrique à domicile, dans un stade plein, avec cette ferveur qui donne aux jeunes l'impression de toucher déjà au très haut niveau. Les résultats parlent aux familles, aux agents, aux clubs, mais surtout aux joueurs. Ils voient que le Maroc ne promet plus seulement un maillot. Il promet un cadre, une progression, une exposition, une ambition.

UNE CULTURE DE LA GAGNE INSTALLÉE TÔT

Le signe le plus fort, peut-être, est là : les jeunes Marocains ne montent plus seulement pour apprendre à perdre avec dignité. Ils apprennent à gagner. Et ils apprennent à le faire tôt. La génération championne du monde U20 en est l'exemple le plus éclatant. Elle n'a pas seulement réalisé un exploit isolé. Elle a traversé le tournoi avec une assurance nouvelle, en affrontant certaines des plus grandes écoles du football mondial. Brésil, Espagne, France, Corée du Sud, États-Unis, puis Argentine en finale. Un parcours qui aurait pu intimider. Il a fini par libérer. "Nous sommes bien lotis, bien suivis, super bien entraînés. En allant à la Coupe du Monde, nous savions que nous pouvions faire au moins comme nos aînés en 2022. On a fait mieux", confie à *TelQuel*, Houssam Essadak, capitaine des Lionceaux champions du monde au Chili, dans un rire encore chargé d'émotion. "On avait confiance, match après match l'appétit grandissait, et on y croyait."

Cette phrase dit beaucoup. Les jeunes ne se sont pas construits contre l'ombre immense des Lions du Qatar. Ils s'en sont nourris. La demi-finale de 2022 n'est pas devenue un plafond, mais un repère. Elle a montré que l'impossible pouvait reculer. À

chaque catégorie, désormais, l'idée circule : puisque les autres l'ont fait, pourquoi pas nous ?

Mohamed Ouahbi, quatre jours après la réception princière, avait encore la voix prise par l'émotion. *"Nous croyons en nous car nous avons beaucoup travaillé. Et quand tu bats des écoles de football comme le Brésil, l'Espagne, la France, la Corée du Sud, les États-Unis avant de jouer l'Argentine en finale, tu n'as peur de rien. Les joueurs voulaient vraiment le faire pour le pays, pour la Fédération qui leur fait confiance, pour leurs familles et pour tous les Marocains."* Le sélectionneur, qui prendra quelques mois plus tard les rênes de l'équipe première pour l'aventure américaine du Mondial 2026, insiste sur cette transmission. *"Ces jeunes ont déjà appris à gagner, et ils ont vu leurs aînés et leurs cadets gagner. Ils ne pouvaient que gagner en prenant du plaisir et en jouant avec le cœur."* Il y a là plus qu'une belle formule. Il y a une culture. Une habitude qui s'installe. Une génération regarde celle d'au-dessus, puis celle d'en dessous, et comprend que la victoire n'est plus un accident. Elle devient une exigence partagée.

LE SUIVI COMME GARANTIE

"La FRMF se porte garante de cette transmission. Elle organise le climat de confiance, assure le suivi, trace des passerelles entre les catégories, la direction technique elle, opte pour un projet de jeu commun. Le jeune sait désormais qu'une performance forte peut l'emmener plus haut. Que son par-

cours ne s'arrêtera pas à un tournoi réussi", déclare notre source au sein de la direction technique nationale.

Il suffit de voir les récents appels de champions du monde U20 chez les A, comme Yassine Gessime ou Yassir Zabiri, pour comprendre le changement. Le message est clair : la performance est regardée, reconnue, récompensée. Les jeunes ne se perdent plus dans les angles morts. Ils savent que le chemin existe, à condition d'en être dignes. Cette certitude change tout. Elle donne aux joueurs une raison de répondre tôt, de s'engager, de croire au projet. Elle transforme les catégories de jeunes en vrais espaces de compétition, pas en salles d'attente. Yassir Zabiri l'avait résumé à sa manière, la veille d'une demi-finale mondiale, dans un message envoyé à TelQuel : *"On va la ramener."* Même son de cloche chez son capitaine Essadak : *"On n'a pas fait tout ça pour passer à côté."* Ces mots auraient pu passer pour de l'insouciance. Ils étaient en réalité le signe d'une génération qui ne s'excuse plus d'avoir faim.

Le Maroc a longtemps eu des jeunes qui promettaient. Il a aujourd'hui des jeunes qui gagnent. La nuance est immense. Elle dit le basculement d'un football qui ne veut plus seulement produire des talents, mais construire des trajectoires. Les catégories ne sont plus éparpillées. Elles s'observent, se répondent, se prolongent. Une fédération pour des générations, c'est cela : ne plus laisser un joueur grandir seul avec son talent. Lui donner un cadre, un horizon, une exigence. ■



IT ROAD GROUP

L'INGÉNIERIE AU SERVICE DES TRANSFORMATIONS SENSIBLES

Présent au Maroc, en France et en Tunisie, IT Road Group accompagne les entreprises dans l'architecture des systèmes d'information, la gouvernance de la donnée, la transformation digitale et la cybersécurité. Fort d'une offre couvrant le conseil, l'intégration, les services managés et l'IA, le groupe défend une approche de bout en bout, pensée pour des environnements complexes et des projets à forte criticité.

IT Road Group intervient en architecture SI, data et cybersécurité. Comment définiriez-vous aujourd'hui votre positionnement dans le conseil et les services IT ?

Nous nous positionnons comme un partenaire de transformation, capable d'intervenir à la fois sur la structuration des systèmes d'information et sur leur mise en œuvre concrète. Notre approche repose sur un équilibre entre vision stratégique, maîtrise des architectures et capacité d'exécution. Nous accompagnons nos clients dans des environnements exigeants, où les enjeux dépassent le seul cadre technologique. Il s'agit de sécuriser des trajectoires de transformation, d'organiser la gouvernance des données, et de garantir la cohérence d'ensemble des systèmes.

Pouvez-vous citer un projet ou un type de mission qui illustre concrètement la valeur que vous apportez à vos clients ?

Nous intervenons régulièrement sur des programmes de transformation du système d'information à forte criticité, notamment dans des secteurs où la continuité d'activité et la qualité de la donnée sont déterminantes. À titre d'exemple, nos équipes accompagnent des organisations dans la refonte de leur architecture data, avec un travail en profondeur sur la structuration des flux, la qualité des données, leur gouvernance et leur valorisation.

Selon vous, qu'est-ce qui distingue un projet IT réussi dans une grande organisation ?

Un projet IT réussi est d'abord un projet qui s'inscrit dans une vision claire et partagée. La technologie ne suffit pas. La réussite repose sur la cohérence entre les objectifs métiers, les choix d'architecture et les dispositifs de gouvernance.

Dans les organisations d'envergure, les difficultés viennent souvent d'un manque d'alignement, d'une gouvernance insuffisamment structurée ou d'une complexité mal maîtrisée. À l'inverse, les projets qui tiennent leurs promesses sont ceux qui reposent sur des architectures solides, une gouvernance

de la donnée claire et une capacité à piloter dans la durée.

Comment conciliez-vous, dans vos missions, performance, sécurité et conformité ?

Ces trois dimensions ne peuvent plus être traitées séparément. Nous les intégrons dès la conception des projets, à travers des architectures qui prennent en compte les exigences de sécurité, les contraintes réglementaires et les besoins de performance. Cela suppose notamment de travailler sur la traçabilité des données, la gestion des accès, la résilience des systèmes et la capacité à auditer les usages.

Entre le Maroc et l'international, comment voyez-vous évoluer le rôle d'IT Road Group avec la montée en puissance de la data et de l'intelligence artificielle ?

La montée en puissance de la data et de l'intelligence artificielle renforce le besoin de structuration des systèmes d'information et de maîtrise des données. Les organisations cherchent à valoriser leurs données, mais aussi à en garantir la qualité, la sécurité et la conformité. Dans ce contexte, notre rôle est appelé à évoluer vers un accompagnement encore plus intégré, à la fois sur les fondations techniques, la gouvernance et les usages. Nous intervenons de plus en plus en amont, pour aider nos clients à préparer ces transformations, tout en restant engagés dans leur mise en œuvre.



Rachid Ressani, le PDG d'IT Road Group

LIONNES DE L'ATLAS

FOOTBALL FÉMININ, LE CHANGEMENT DE DIMENSION

Longtemps relégué au second plan, parfois ignoré, parfois moqué, le football féminin marocain a changé de statut. Sous l'impulsion du Roi Mohammed VI, la FRMF en a fait un projet à part entière. Les résultats ne sont plus des accidents heureux. Ils sont les signes visibles d'une politique.

P

endant longtemps, le football féminin marocain a vécu dans les marges. Peu regardé, peu structuré, peu considéré. Il existait, bien sûr. Il avait ses passionnées, ses pionnières, ses éducateurs obstinés, ses clubs qui tenaient par conviction. Mais il restait souvent un chan-

tier parallèle, un football que l'on encourageait poliment sans toujours lui donner les moyens de grandir.

Ce temps est en train de disparaître. Pas seulement parce que les Lionnes de l'Atlas remplissent les stades, offrent des émotions et jouent désormais des finales. Mais parce que le football féminin a changé de place dans la hiérarchie des priorités. La bascule ne s'est pas faite en un soir. *"Elle repose sur un travail engagé depuis plusieurs années, avec ses jalons, ses choix forts, ses structures et ses résultats. Aujourd'hui, les joueuses locales disposent d'un cadre plus digne, de contrats, d'un suivi, d'une vraie vie d'athlète. Ce n'est pas un détail. C'est même l'une des conditions de la progression"*, déclare à Tel-Quel, une source qui a fait partie de la "task-force" chargée de mettre sur pied le projet.

D'UN CHANTIER PARALLÈLE À UNE PRIORITÉ FÉDÉRALE

Ce changement se voit d'abord dans la manière dont les joueuses sont désormais considérées. Les meilleures évoluent dans un cadre plus structuré. Elles sont suivies, formées, mieux protégées. Cette structuration concerne aussi les jeunes. Les joueuses sont repérées plus tôt, accompagnées dans les catégories, suivies au Maroc comme en Europe. Une jeune Marocaine qui grandit dans un club étranger sait désormais qu'un chemin existe avec les sélections nationales. Elle peut porter le maillot en U17, en U20, puis rêver

des A. Le choix de confier les Lionnes à Jorge Vilda dit aussi cette ambition. Faire venir un technicien champion du monde avec l'Espagne en 2023, c'est envoyer un signal clair : la FRMF ne veut plus faire les choses à moitié lorsqu'il s'agit de football féminin. L'équipe nationale A n'est pas un simple sym-



bole. Elle doit travailler avec des standards de haut niveau. Elle doit progresser, rivaliser, assumer.

Cette exigence peut parfois rendre le jugement plus dur. Deux finales de Coupe d'Afrique perdues peuvent nourrir de la frustration. Pour certains, ce n'est jamais assez. Pour d'autres, c'est déjà immense, à condition de se souvenir d'où l'on vient. Car il y a quelques années encore, voir les Lionnes jouer des finales, disputer une Coupe du Monde, passer le premier tour dès leur première participation et devenir une référence africaine aurait semblé presque irréel.

STRUCTURER POUR DURER

L'équipe A est le sommet visible d'un iceberg beaucoup plus large : formation, détection, championnat national, clubs structurés, staff technique, suivi médical, catégories de jeunes, scouting des binationaux, organisation de compétitions. Le Maroc ne se contente plus de jouer. Il organise. L'attribution par la FIFA au Royaume des Coupes du Monde féminines U17 de 2025 à 2029 confirme ce changement de dimension. Pendant cinq éditions consécutives, le Maroc accueillera une compétition mondiale de jeunes, devenue annuelle et élargie à 24 équipes. Organiser ce type de tournoi, c'est exposer les jeunes joueuses marocaines à d'autres écoles, d'autres rythmes, d'autres exigences. C'est aussi banaliser l'idée que les filles ont leur place dans les grands rendez-vous du football. Pour un pays qui veut élargir sa base de pratiquantes, l'image compte. Une pe-



LES LIONNES DE L'ATLAS REMPLISSENT LES STADES, OFFRENT DES ÉMOTIONS ET JOUENT DÉSORMAIS DES FINALES.

tite fille qui voit une Coupe du Monde féminine U17 se jouer au Maroc ne regarde plus le football de la même manière. Elle ne voit pas seulement un spectacle. Elle voit une possibilité. Au niveau des clubs, l'AS FAR joue ce rôle de locomotive. Championne d'Afrique, régulièrement présente dans les grands rendez-vous continentaux, l'équipe militaire a longtemps constitué l'ossature des Lionnes de l'Atlas.

Les distinctions individuelles récentes confirment cette montée en gamme. Ghizlane Chebbak, ancienne figure de l'AS FAR aujourd'hui à Al Hilal, a été sacrée Joueur africain de l'année 2025. Sanaâ Mssoudy, elle, a été désignée meilleure joueuse interclubs africaine après avoir contribué au sacre continental de l'AS FAR en Ligue des champions féminine.

LES LIONNES COMME VITRINE ET COMME LEVIER

L'une des plus belles histoires de réussite de ce projet reste la Coupe du Monde 2023, en Australie et en Nouvelle-Zélande. Pas seulement parce que les Lionnes y ont participé. Mais parce qu'elles y ont montré, en quelques jours, tout ce que ce football féminin marocain était devenu : fragile encore par moments, mais debout ; novice à ce niveau, mais déjà capable de répondre ; touché, mais jamais résigné. Au moment de valider le billet mondial, Ghizlane Chebbak mesurait déjà le chemin parcouru. *"Il y a sept années de cela, personne n'aurait cru que nous allions jouer la Coupe du Monde. Et pourtant, dans quelques mois, nous y serons"*, confiait la capitaine des Lionnes en zone mixte, heureuse, presque incrédule devant l'ampleur du moment. Elle ne savait pas encore ce que ce Mondial allait lui offrir. Ni ce qu'il allait demander à son groupe. Khadija Er-Rmichi, elle, parlait déjà de récompense intime. *"La Coupe du Monde est un rêve éveillé. Pour nous, joueuses qui avons vraiment connu des moments difficiles, des périodes de doute sur nos carrières, participer au Mondial en représentant ce drapeau, c'est quelque chose d'exceptionnel pour la joueuse et la femme marocaine"*, confiait la gardienne des Lionnes avant le tournoi.

Puis le rêve a commencé par une gifle. Une vraie. 6-0 face à l'Allemagne, ultra-favorite, pour une entrée brutale dans le très haut niveau. De quoi douter ? Oui. De quoi se demander si les Lionnes méritaient vraiment leur place ? Certains ne s'en sont pas privés. Mais les joueuses de Reynald Pedros n'ont pas laissé les critiques écrire la suite à leur place.



Face à la Corée du Sud, championne d'Asie, le Maroc a gagné 1-0 grâce à un but de Btissam Jraidi, devenue la première femme arabe à marquer dans une Coupe du Monde. Sur le papier, l'honneur était déjà sauvé. Mais les Lionnes en voulaient davantage. Contre la Colombie, alors que la planète foot les donnait perdantes, elles ont encore créé la surprise : victoire 1-0, pendant que la Corée du Sud tenait l'Allemagne en échec. Le Maroc se qualifiait pour les huitièmes de finale dès sa première participation. Les images ont fait le tour du monde : les joueuses rivées aux téléphones, l'attente du résultat allemand, puis les larmes, les cris, les embrassades. Btissam Jraidi peinait à cacher son émotion. "Nous y avons cru, et nous l'avons fait. Nous sommes en second tour d'une Coupe du Monde parce qu'on le mérite. On l'a fait pour le peuple marocain, pour Sa Majesté qui a toujours cru en nous et pour notre Fédération qui nous offre tous les moyens de réussite."

En huitième, il n'y aura pas de miracle. Les Lionnes s'inclinent 4-0 face à la France. Mais elles quittent le tournoi avec les honneurs, les applaudissements et une promesse simple : revenir plus fortes. Leur parcours a donné du sens au chantier engagé. Il a montré que la structuration n'était pas un slogan, mais une trajectoire. Il a aussi offert aux plus jeunes des modèles, des visages, des joueuses auxquelles s'identifier. "La Coupe du Monde, c'est la grande récompense pour nous. Parce qu'on a vraiment travaillé d'arrache-pied dans ce grand chantier qu'est la mise à niveau du football féminin. Humainement d'abord, puis sportivement ensuite. On offre aux

joueuses tous les moyens de performer, et elles le rendent bien à tous les Marocains", décrit à TelQuel une source au sein de la FRMF.

CE QU'IL FAUT ENCORE BÂTIR

"Reste maintenant à élargir. Le nombre de licenciées doit continuer à augmenter. La pratique doit devenir plus naturelle dans les écoles, les quartiers, les clubs, les régions. Il faut davantage de terrains accessibles, de structures de proximité, de compétitions régulières, d'éducatrices formées, de familles convaincues. Le très haut niveau progresse, mais il doit s'appuyer sur une base plus large", explique à TelQuel, une source au sein de la direction technique nationale.

C'est souvent là que se joue la vraie révolution. Pas seulement dans une finale, pas seulement dans une récompense CAF, pas seulement dans une Coupe du Monde organisée à domicile. Mais dans le moment où une fille de dix ans peut dire qu'elle veut jouer au football sans que cela surprenne. Dans le moment où ses parents ne voient plus ce choix comme une fantaisie, mais comme une voie possible. Dans le moment où les clubs ne considèrent plus leur section féminine comme une obligation, mais comme une partie naturelle de leur identité. Le football féminin marocain a changé de dimension parce qu'il a changé de regard. Il n'est plus un chantier à côté du chantier principal. Il fait partie du projet. Le football féminin marocain n'a plus besoin de demander sa place. Il l'a prise. Le défi, maintenant, est de l'agrandir. ■

LE FOOT SUR LE TERRAIN DIPLOMATIQUE

Il y a dix ans, le Maroc sortait d'un bras de fer douloureux avec la CAF. Aujourd'hui, il accueille les grandes compétitions, a la confiance absolue de la FIFA et voit son modèle inspirer au-delà de ses frontières. Le football marocain ne pèse plus seulement par ses résultats, mais aussi par sa crédibilité.



ans le football moderne, il ne suffit plus de gagner sur la pelouse. Il faut aussi savoir exister dans les salles où se prennent les décisions, dans les commissions où se dessinent les calendriers, dans les assemblées où les votes se préparent longtemps avant d'être comptés. Le

Maroc l'a appris, parfois durement. Il en a surtout fait une force. Longtemps, le Royaume a regardé le football continental avec une forme de distance contrariée. Trop de frustrations, trop de rendez-vous manqués, trop de poids perdu dans les couloirs d'une CAF où d'autres avaient pris de l'avance. Puis le football marocain a changé de logiciel. Il ne s'est plus contenté de défendre ses intérêts au coup par coup. Il a construit une présence. Une stratégie. Une capacité à parler, à organiser, à fédérer, à convaincre.

Ce changement ne s'est pas fait par hasard. Il s'inscrit dans une vision plus large, portée sous l'impulsion du roi Mohammed VI, qui a replacé l'Afrique au cœur de la projection marocaine. La FRMF en est devenue l'un des relais sportifs les plus visibles. Dans cette architecture, Fouzi Lekjaa, le président de l'instance marocaine a joué un rôle central : homme de confiance, homme de dossiers, homme de réseaux, mais aussi visage d'une institution qui a appris à peser sans se contenter de réclamer.

Le résultat est là. Le Maroc n'est plus seulement un pays que l'on applaudit quand ses équipes gagnent. C'est un pays que l'on sollicite, que l'on observe, que l'on choisit pour organiser, accueillir et porter des projets. Une place nouvelle, construite à la fois sur le terrain et en dehors.

L'INFLUENCE COMME PROLONGEMENT DU PROJET SPORTIF

"Le Maroc a compris avant beaucoup d'autres que le football africain ne se gagne pas seulement dans les compétitions. Il se gagne aussi dans la coopération, dans la présence, dans la

capacité à aider les autres à progresser", confie à TelQuel une source proche du comité exécutif de la CAF.

Pour mesurer ce basculement, il faut revenir à 2015. Le Maroc renonce alors à l'organisation de la Coupe d'Afrique des Nations en raison des craintes liées à l'épidémie d'Ebola. La CAF, dirigée à l'époque par Issa Hayatou, répond avec une sévérité extrême : exclusion de plusieurs éditions de la CAN, sanction financière lourde, réputation continentale abîmée. La séquence aurait pu enfermer le Maroc dans une longue marginalisation. Elle devient au contraire l'un des premiers tests de la nouvelle FRMF. La Fédération saisit le Tribunal arbitral du sport, mobilise une défense internationale et fait valoir le cas de force majeure lié au risque sanitaire. Le TAS donne raison au Maroc : la suspension sportive est levée, l'amende considérablement réduite.

Ce premier succès n'efface pas tout. Mais il change beaucoup de choses. Le Maroc comprend qu'il ne peut plus se contenter de subir les décisions. Il doit défendre ses positions avec méthode, maîtriser les règles du jeu institutionnel, construire des alliances durables et inscrire son action dans le temps long. C'est là que le football devient diplomatie. La FRMF multiplie les partenariats avec des fédérations africaines, met à disposition ses infrastructures, accompagne des projets de formation, ouvre ses portes, partage son expérience. Le foot-

**SOUS L'IMPULSION ROYALE,
LE FOOTBALL MAROCAIN
S'INSCRIT ALORS DANS UNE
DYNAMIQUE CONTINENTALE
PLUS LARGE.**



ball marocain ne cherche plus seulement à revenir dans le jeu. Il cherche à devenir utile.

Cette utilité est décisive. Car l'influence ne se décrète jamais. Elle se mérite, par des actes concrets. Un stage bien organisé, un terrain réhabilité, une formation partagée, une sélection accueillie dans de bonnes conditions, un projet accompagné : c'est souvent par ces gestes-là que se construit une relation de confiance entre fédérations.

Sous l'impulsion royale, le football marocain s'inscrit alors dans une dynamique continentale plus large. Il accompagne le retour du Maroc dans sa profondeur africaine, donne une traduction sportive à une diplomatie plus affirmée, et fait de la coopération un outil d'influence. Le ballon devient un langage. La FRMF apprend à le parler avec méthode.

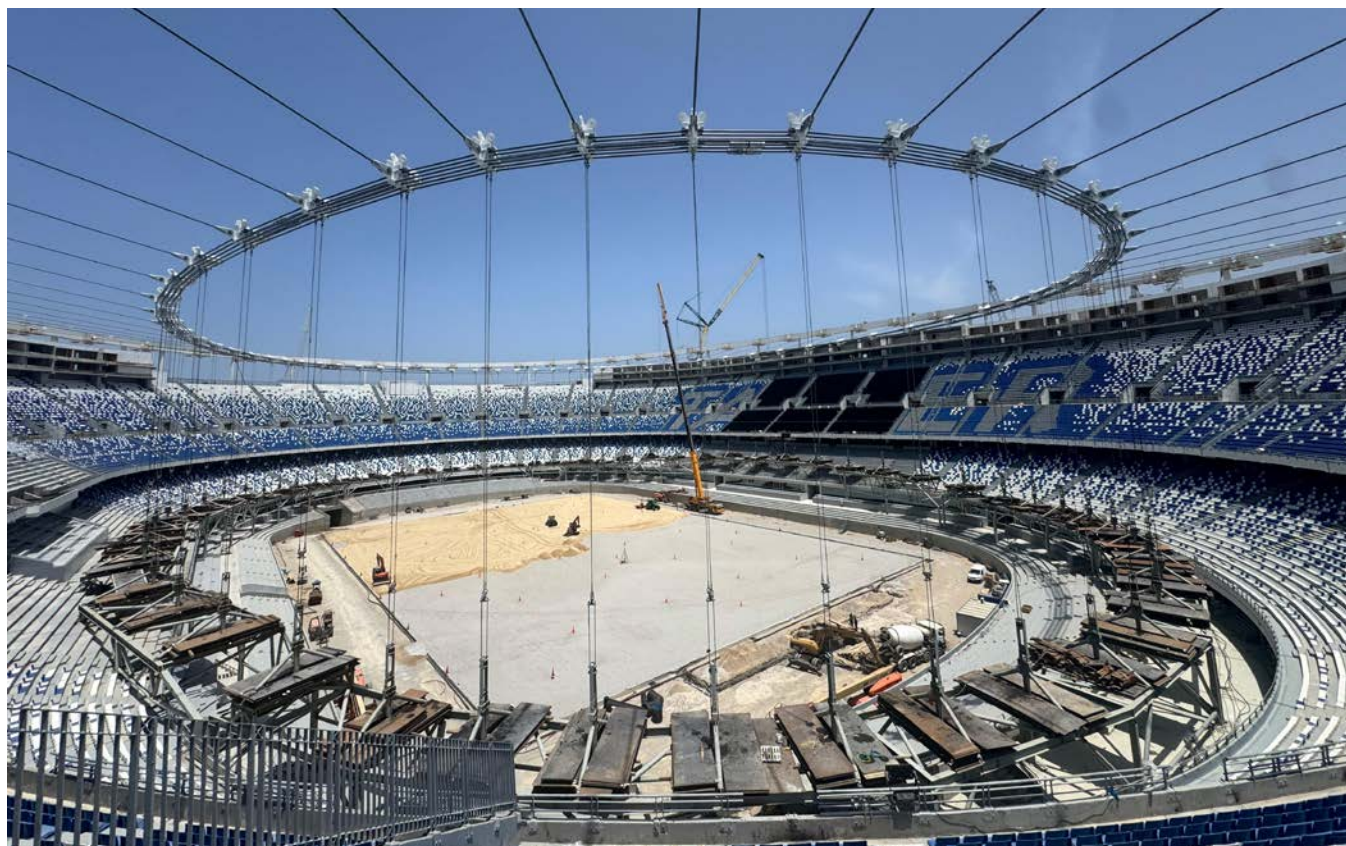
UNE PAROLE QUI COMPTE

"Avant, le Maroc venait surtout défendre ses dossiers. Aujourd'hui, il est autour de la table quand il faut penser l'avenir du football africain", résume une source au sein de l'instance panafricaine. La progression se voit ensuite dans les instances. En 2017, la FRMF remporte un siège au Conseil exécutif de la CAF. Ce n'est pas seulement une victoire électorale. C'est le signe que le Maroc n'est plus au bord de la table. Il y est assis. Il écoute, propose, influence, en y protégeant ses intérêts. À partir de là, le Royaume installe une présence

continue dans les grands équilibres du football africain. Il ne s'agit plus seulement de défendre un dossier marocain, mais de participer aux discussions de fond : compétitions, développement, infrastructures, gouvernance, arbitrage, professionnalisation, place de l'Afrique dans le football mondial.

Fouzi Lekjaa devient alors l'un des visages les plus identifiants de cette montée en puissance. Son impact personnel est réel. Mais il s'inscrit dans une mécanique plus large : celle d'une institution qui a structuré ses réseaux, renforcé ses dossiers et appris à transformer sa crédibilité sportive en poids politique. Le 12 mars 2025, cette crédibilité prend la forme d'un score. Lors de l'Assemblée générale extraordinaire de la CAF, Fouzi Lekjaa est réélu au Conseil de la FIFA avec le soutien de 49 fédérations africaines sur 54. Même Patrice Motsepe, reconduit à la tête de la CAF, ne cache pas son admiration : "Vous êtes très populaire, Fouzi." Cette popularité ne tient pas seulement à une personne. Elle traduit un changement d'image. Le Maroc est perçu comme un pays qui investit, qui organise, qui accompagne et qui sait tenir ses engagements. Un pays dont le football ne se contente pas de demander une place, mais qui apporte quelque chose au continent.

Un membre fédéral résume ce basculement avec prudence : "Le score obtenu par le président de la FRMF n'est pas seulement un score personnel. Il traduit une confiance dans le travail marocain, dans la constance de notre présence et dans la



vision portée par le Royaume. Nous avons appris qu'en Afrique, la crédibilité se construit dans la durée."

LE MAROC PARTENAIRE DE CONFIANCE

"On sent aujourd'hui une vraie curiosité pour les profils marocains. Pas seulement pour les joueurs. Pour les entraîneurs, les cadres, les recruteurs, les dirigeants. Le Maroc donne l'image d'un pays qui travaille, et cela finit par ouvrir des portes", explique à *TelQuel* une source fédérale. Cette confiance dépasse désormais le seul cercle des dirigeants. Le profil marocain plaît aussi sur les bancs. Des entraîneurs marocains sont sollicités à l'étranger, preuve que l'expertise nationale commence à circuler. Badou Zaki au Niger, Adil Radi au Libéria : ces trajectoires disent quelque chose de nouveau. Le Maroc n'exporte plus seulement des joueurs ou une passion populaire. Il exporte aussi des cadres, des méthodes, une manière de structurer.

C'est une évolution importante. Pendant longtemps, le football marocain était surtout regardé à travers ses talents individuels. Aujourd'hui, il l'est aussi à travers ses compétences. Le Maroc a prouvé qu'il savait accueillir. La CAN organisée à domicile a confirmé sa capacité à tenir les grands rendez-vous. La victoire sur tapis vert obtenue plus tard aux dépens du Sénégal, prouve que le pays sait aussi défendre ses droits,

en se basant tout simplement sur des lois. La CAN féminine a accompagné le changement de dimension du football féminin. L'attribution au Royaume des Coupes du Monde féminines U17 de 2025 à 2029 confirme cette confiance internationale. La réussite des compétitions, la qualité des infrastructures, la ferveur du public et la progression sportive forment un ensemble cohérent. La FIFA ne s'y trompe pas. En 2025, elle inaugure son bureau Afrique. Là encore, le symbole est fort. L'instance mondiale choisit le Maroc comme point d'ancrage africain, dans un lieu qui incarne lui-même le basculement du football national vers la performance, la formation et la méthode. Ce bureau n'est pas une simple adresse. Il dit que le Maroc est devenu un espace de confiance pour coordonner, développer, accompagner. Un pays capable de parler aux 54 fédérations africaines, de comprendre leurs besoins, d'ac-

**"UNE COMPÉTITION RÉUSSIE
DONNE DE LA VISIBILITÉ.
PLUSIEURS COMPÉTITIONS
RÉUSSIES DONNENT DE LA
CONFIANCE.**

cueillir des projets et de servir de plateforme continentale. La dynamique se prolongera en 2027, avec l'organisation au Maroc du 77e Congrès électif de la FIFA. Recevoir un tel rendez-vous, c'est plus qu'un honneur protocolaire. C'est la reconnaissance d'un statut. Puis en 2029, veille du Mondial avec une potentielle Coupe du Monde des Clubs version élargie, qui pourrait selon plusieurs spécialistes, être organisée au Royaume pour faire office de grande répétition avant 2030.

CAPITAL CRÉDIBILITÉ

"Une compétition réussie donne de la visibilité. Plusieurs compétitions réussies donnent de la confiance. Et la confiance, dans le football mondial, finit toujours par devenir un capital politique", analyse une source proche de la FRMF.

Cette montée en puissance trouve aussi son prolongement dans l'horizon 2030. L'attribution de la Coupe du Monde au trio Maroc-Espagne-Portugal ne tombe pas du ciel. Elle est le fruit d'un positionnement patient, d'une lecture fine des équilibres internationaux et d'une crédibilité acquise au fil des années. Après l'échec de la candidature marocaine pour le Mondial 2026, le Royaume aurait pu se replier. Il a fait l'inverse. Il a consolidé son réseau africain, renforcé son dialogue avec la FIFA, modernisé ses infrastructures, obtenu des résultats sportifs majeurs et changé son image. Le parcours historique des Lions au Qatar a évidemment pesé. Mais il n'aurait pas suffi sans le travail institutionnel mené en parallèle.

L'annonce de la candidature commune avec l'Espagne et le Portugal, faite au nom du souverain lors d'une cérémonie de la CAF à Kigali, a rappelé une chose essentielle : le football marocain est aujourd'hui une affaire stratégique. Il ne s'agit plus seulement de sport, mais de diplomatie, d'image, d'influence, d'économie, de jeunesse, de développement et de rayonnement.

Fouzi Lekjaa le disait déjà en 2019 lors d'une interview exclusive accordée à *TelQuel* : *"Je ne suis pas à la CAF en tant que Fouzi Lekjaa, mais en tant que représentant du Royaume, qui a des institutions que je respecte. Je suis discipliné, je tiens compte des choix stratégiques de mon pays et ne suis qu'un élément d'une chaîne. Monter dans la hiérarchie de la CAF ou rester au même poste dépend d'un processus beaucoup moins simple que vous ne le croyez. C'est une*

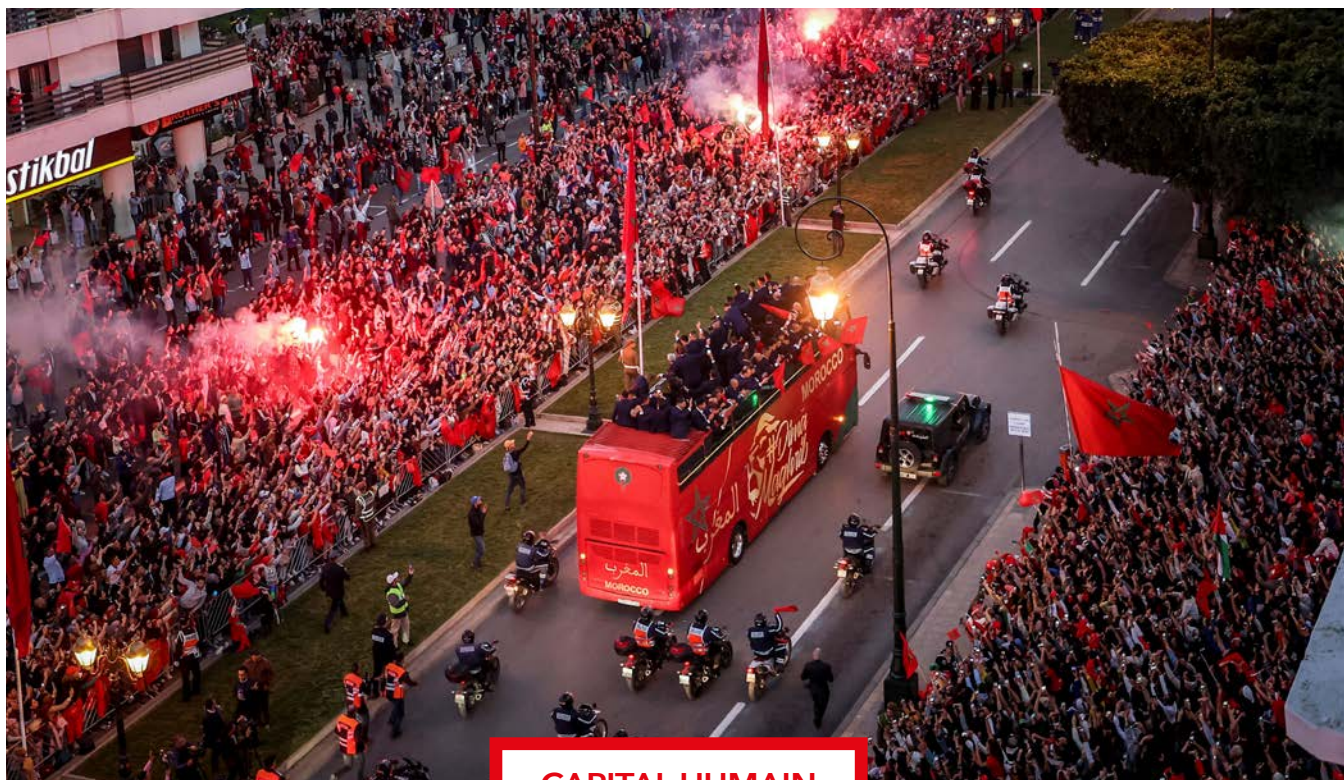
décision complexe qui interpelle plusieurs centres de décision."

Cette phrase éclaire la méthode. Le président de la FRMF compte, évidemment. Son rôle dans la reconquête institutionnelle est majeur. Mais il ne s'agit pas d'une aventure personnelle. Il s'agit d'une chaîne. D'une vision portée au plus haut niveau de l'État, traduite dans le football par une Fédération qui a appris à bâtir, négocier, organiser et convaincre. C'est cette continuité qui permet au Maroc de parler aujourd'hui avec plus de poids. Ses sélections gagnent. Ses jeunes performent. Son football féminin progresse. Son futsal s'impose. Ses stades se remplissent. Ses infrastructures séduisent. Ses cadres s'exportent. Ses dirigeants sont écoutés. La crédibilité devient alors un capital. Et ce capital se protège.

Le chemin parcouru reste spectaculaire. Le Maroc est passé d'un pays sanctionné par la CAF à un pays choisi par la FIFA pour installer son bureau Afrique. D'un candidat malheureux au Mondial 2026 à un coorganisateur de la Coupe du Monde 2030. D'un football qui cherchait sa place dans les couloirs africains à une institution devenue incontournable.

Le football marocain se joue désormais sur deux terrains. Celui des pelouses, où les sélections portent l'émotion d'un pays. Et celui des instances, où la FRMF défend une place, une vision et une ambition. Le Royaume a appris à gagner des matchs. Il a aussi appris à gagner du poids. Et dans le football moderne, les deux finissent toujours par se rejoindre. ■





CAPITAL HUMAIN

LE PUBLIC MAROCAIN, TALISMAN DU PROJET FOOTBALLISTIQUE

On parle souvent des joueurs, des stades, des centres de formation, des titres à conquérir et des compétitions à organiser. Mais le football marocain a un autre capital, plus difficile à chiffrer et impossible à acheter : son public. Une passion massive, bruyante, fidèle, parfois impatiente, mais devenue l'un des grands moteurs du projet national.

L

e football, au Maroc, n'a jamais été un simple sport. Il donne le tempo d'une semaine, remplit les cafés, anime les discussions de famille, allume les téléphones, colore les rues, réveille les quartiers, occupe les week-ends et parfois même les silences du lundi matin.

En Botola, les stades vivent au rythme des tifos, des chants, des fumigènes, de cette ferveur populaire qui transforme un

match en rendez-vous social. Avec les Lions de l'Atlas, l'histoire prend encore une autre dimension : elle devient nationale. Il y eut pourtant des années plus froides. Les résultats manquaient, bien sûr, mais pas seulement. Les Marocains avaient surtout le sentiment de ne plus se reconnaître totalement dans leur équipe. Comme si le maillot ne racontait plus assez clairement le pays. Comme si l'équipe nationale avançait loin de son peuple, ou trop près de ses blessures.

Depuis une dizaine d'années, ce lien a été retissé. Patience après patience, match après match, émotion après émotion. Les résultats ont évidemment accéléré le mouvement. Le Mondial 2018 a ramené le Maroc sur la scène mondiale. Le Qatar 2022 a tout changé. Depuis, les Lions ne sont plus seulement suivis. Ils sont accompagnés, jusqu'à leur CAN à la maison.

UNE PASSION QUI DÉPASSE LES TRIBUNES

La force du public marocain tient à cette capacité rare : il voyage avec son équipe, même quand il ne prend pas l'avion. Dans les stades, dans les cafés, sur les réseaux sociaux, dans les salons, dans les rues de Casablanca, Rabat, Tanger, Marrakech, Agadir, Oujda... le maillot national circule comme un signe de ralliement. Omar, 40 ans, fait partie de ceux qui ont tout traversé. Les désillusions, les éliminations qui piquent, les générations que l'on pensait dorées et qui finissaient par laisser des regrets. Au Qatar, il a vécu autre chose. *"J'ai vu des Marocains pleurer après une victoire, pas seulement parce qu'on avait gagné, mais parce qu'on avait attendu ça toute notre vie"*, raconte-t-il. Pour lui, la demi-finale mondiale n'a pas seulement réparé des années de frustration. Elle a rendu à plusieurs générations le droit de croire en ses rêves.

Anis, né en 1998, a grandi avec une sélection en reconstruction. Il a connu les doutes, mais aussi le retour progressif de la ferveur. *"Avant, on supportait le Maroc avec le cœur, mais parfois sans trop savoir à quoi s'accrocher. Aujourd'hui, il y a une équipe, un projet, des joueurs qui donnent tout. Tu peux perdre, mais tu sens que le maillot est respecté."*

C'est peut-être cela, le grand changement. Le Marocain n'a jamais demandé que des victoires. Il a d'abord demandé du respect. Respecter le maillot, respecter le public, respecter l'effort, respecter l'histoire. Quand cette base est là, la passion suit. Et quand les résultats arrivent, elle explose.

LA PASSION, UN ARGUMENT D'ORGANISATION

Le public marocain est un avantage, mais il n'est pas une décoration. Il pousse, il porte, il remplit, il voyage, il chante, il envahit parfois les villes hôtes avec cette énergie que beaucoup de sélections aimeraient avoir. Au Qatar, les supporters marocains ont donné au Mondial l'une de ses bandes-son les plus puissantes. Dans les tribunes, l'hymne national était repris comme un cri de famille. Dans les rues de Doha, les drapeaux se mélangeaient aux chants, aux youyous, aux embrassades, aux prières murmurées avant les tirs au but.

Hamza, né en 1994, a vécu ce Mondial comme un résumé de son histoire de supporter. Assez âgé pour avoir connu les déceptions, assez jeune pour profiter pleinement de la nouvelle ère. *"Le Qatar, c'était comme si toutes les générations de supporters se retrouvaient au même endroit. Les anciens qui n'en revenaient pas, les jeunes qui criaient comme si c'était normal, les familles, les femmes, les enfants, tout le monde. Tu*

avais l'impression que le Maroc jouait à domicile partout."

Cette énergie, le Maroc ne l'a pas seulement offerte aux Lions. Lors de la CAN organisée à domicile, elle s'est étendue à toute la compétition. Le public marocain n'a pas seulement poussé les Lions jusqu'au bout. Il a aussi rempli les autres stades, suivi les autres groupes, applaudi d'autres sélections, porté le tournoi au-delà du seul parcours national. Par passion du football, mais aussi par culture de l'événement. On venait aussi vivre la CAN. Cette présence massive pour la quasi-totalité des matchs a contribué à faire de l'édition marocaine une compétition record en matière d'affluence. Elle a surtout rappelé une évidence : le pays ne possède pas seulement des infrastructures capables d'accueillir les grandes compétitions. Il possède aussi le peuple capable de les faire vibrer.

C'est là que la passion devient un argument d'organisation. Dans un football moderne où l'image des tribunes compte presque autant que celle de la pelouse, le Maroc a montré que sa ferveur pouvait devenir un atout stratégique.

Cette ferveur crée une force immense. Elle crée aussi une pression. Mais cette pression est aussi un privilège. Elle signifie que le football national compte. Qu'il rassemble. Qu'il occupe une place que peu d'institutions peuvent encore revendiquer. Une source fédérale le résume ainsi : *"Notre rôle est d'appliquer les Hautes orientations de Sa Majesté le Roi Mohammed VI, en faisant du football un levier de joie, d'inspiration et de fierté pour les Marocains. Les joueurs donnent du sens à ce projet par leur engagement, et le public lui donne une âme par son amour."*

LE SOUTIEN POPULAIRE COMME FORCE STRUCTURELLE

À mesure que l'équipe nationale grandit, son public se transforme aussi. Les réseaux sociaux ont changé l'échelle de la passion. Un match des Lions n'est plus seulement un événement télévisé. C'est une séquence totale : compositions commentées en direct, vidéos des joueurs à l'entraînement, coulisses partagées, débats tactiques, extraits viraux, réactions de diaspora, célébrations filmées depuis tous les continents. Le Maroc du football vit partout, en même temps. Aya, 20 ans, fait partie de cette génération qui n'a presque connu que les beaux jours. Pour elle, les Lions de l'Atlas sont d'abord ceux du Qatar, des images de fête, des familles rassemblées, des exploits

LE MAROCAIN N'A JAMAIS DEMANDÉ QUE DES VICTOIRES. IL A D'ABORD DEMANDÉ DU RESPECT.



contre l'Espagne et le Portugal. "Moi, j'ai grandi avec une équipe qui fait rêver. Je sais que les plus grands ont connu des moments durs, mais ma génération a vu le Maroc gagner, être respecté, faire peur. Ça donne envie de suivre encore plus." Sa phrase dit le basculement. Pour les plus jeunes, le Maroc n'est plus seulement un pays qui espère exister dans le football mondial. C'est un pays qui y a déjà pris place. Le défi, désormais, est de faire vivre tout ce monde sous le même toit. Les passionnés historiques, les nouveaux supporters, les familles, les jeunes, la diaspora, les enfants du Qatar, les anciens des années de désamour. Tous ne supportent pas de la même manière. Tous n'ont pas le même rapport à la victoire, à la critique, à l'attente. Mais tous se retrouvent autour d'un même besoin : sentir que l'équipe nationale leur appartient un peu.

CE QUE LE FOOTBALL RACONTE AUSSI DU PAYS

Le football marocain raconte aujourd'hui bien plus que des scores. Il raconte une identité capable de rassembler des parcours différents. Il raconte une diaspora qui ne se vit plus comme une périphérie, mais comme une extension naturelle du pays. Il raconte des familles qui pleurent devant un pe-

nalty, des cafés qui tremblent, des places qui se remplissent, des enfants qui découvrent que le Maroc peut battre les plus grands. Il raconte aussi une nouvelle confiance. Celle d'un public qui a souffert, mais qui voit désormais une équipe se battre avec lui. Celle d'une génération plus jeune qui ne porte pas le même poids de désillusion, et qui grandit avec des images de victoire. Celle d'une Fédération qui sait que les résultats n'ont de sens que s'ils sont partagés par ceux qui les attendent, les vivent et les prolongent. *"Les Marocains donnent une dimension unique à ce projet"*, poursuit la même source fédérale. *"Nous devons les remercier, parce qu'ils portent les équipes nationales partout. Et nous devons remercier les joueurs aussi, parce qu'ils ont compris que rendre heureux les Marocains est une responsabilité. Quand un enfant voit les Lions gagner, quand il voit les Lionnes, les U20, les U17 ou le futsal réussir, il peut se dire : moi aussi je peux devenir champion."*

C'est peut-être là que le public devient un véritable avantage comparatif. Il ne se contente pas d'applaudir les victoires. Il les transforme en mémoire collective. Le public marocain n'est pas seulement le douzième homme. Il est une partie du projet. Et peut-être l'une des raisons pour lesquelles ce projet, au fond, vaut la peine d'être mené. ■

LE TEMPS DE LA CONFIRMATION

Le Maroc a beaucoup construit. Il a investi, organisé, formé, modernisé, gagné en crédibilité et changé de statut. Reste désormais la partie la plus exigeante : transformer les fondations en continuité, les outils en titres, les promesses en preuves durables. Dans le football comme ailleurs, le plus dur commence souvent après les grands chantiers.

Le Maroc n'est plus seulement un pays de talent, de passion ou d'élan. Il est devenu un pays de structures. Un pays de centres de formation, de complexes de performance, de stades modernisés, de sélections compétitives, de football féminin en pleine progression, de futsal conquérant, de jeunes catégories habituées à gagner. Un pays qui organise, accueille, convainc, attire les regards et pèse davantage dans les discussions du football mondial. Ce changement de catégorie est une victoire. Mais si construire impressionne, confirmer oblige. Pendant des années, le football marocain avait une excuse commode, parfois vraie, parfois trop facile : il manquait de cadre. Les talents existaient, le public suivait, la passion était là, mais les outils n'étaient pas toujours à la hauteur de l'ambition. Aujourd'hui, cette époque appartient au rétroviseur. Le Complexe Mohammed VI de Football donne aux sélections un environnement de très haut niveau. L'Académie Mohammed VI forme des joueurs et inspire des cadres. Les jeunes catégories ne servent plus seulement à promettre, elles gagnent. Les

Lionnes de l'Atlas ont changé la place du football féminin dans l'imaginaire national. Le futsal s'est installé comme une référence africaine et mondiale. Les stades montent en gamme, les compétitions s'organisent, les supporters répondent présent. Tout cela forme un socle. Mais un socle n'est jamais une fin en soi. Il sert à porter plus haut. Un membre fédéral le formule ainsi : *"Les moyens sont là, les compétences progressent, les joueurs sont suivis. Cela ne veut pas dire que tout devient simple. Au contraire. Cela veut dire que nous avons davantage de responsabilités. Quand le cadre existe, il faut que la performance suive."* Le Maroc a longtemps demandé du temps. Aujourd'hui, il doit donner de la durée.

TRANSFORMER LE MODÈLE EN PALMARÈS

La demi-finale de la Coupe du Monde 2022 a changé l'histoire. Elle a offert au Maroc, à l'Afrique et au monde arabe une image que personne n'oubliera. Les Lions de l'Atlas ont prouvé qu'ils pouvaient regarder les plus grands dans les yeux, bousculer la hiérarchie, faire reculer les plafonds symboliques. Mais une demi-finale mondiale, aussi immense soit-elle, ne suffit pas à écrire une domination. Elle ouvre une porte. Elle ne garantit pas que l'on saura l'emprunter à chaque génération. Le défi est là : ne pas transformer le Qatar en refuge. Le Maroc peut s'en inspirer, s'en nourrir, s'en servir comme point de départ. Il ne doit pas s'y installer comme dans un musée. Une grande épopée devient dangereuse lorsqu'elle sert à éviter les questions du présent. Elle devient utile lorsqu'elle rappelle ce qui est possible. Depuis, les autres sélections ont envoyé des signaux forts. Les U23 ont décroché une médaille olympique historique. Les U20 ont été champions du monde. Les U17 ont conquis l'Afrique. Les Lionnes ont disputé des finales continentales et découvert les huitièmes de finale d'une Coupe du Monde. Le futsal a confirmé son statut. À chaque étage, le Maroc a prouvé qu'il pouvait ga-





gner, exister, durer dans la compétition. Mais c'est justement parce que ces résultats existent que la barre monte. Le public ne regarde plus les sélections marocaines avec les mêmes yeux. Une finale perdue ne se raconte plus seulement comme un exploit. Un quart de finale ne suffit plus toujours à consoler. Une élimination prématurée devient un accident à expliquer. C'est le prix du nouveau statut.

La FRMF le sait mieux que personne : un modèle n'est validé que lorsqu'il survit à ses premières grandes émotions. Il doit être capable d'absorber la pression, les critiques, les cycles, les départs, les blessures, les changements d'entraîneurs, les générations qui passent et les adversaires qui s'adaptent. Gagner une fois marque les esprits. Revenir gagner installe une culture. C'est cette culture que le Maroc cherche désormais à consolider. Une culture où les jeunes arrivent avec des médailles déjà dans les bagages.

LA FRMF À L'HEURE DES PREUVES DURABLES

La FRMF a construit une grande partie de sa crédibilité récente sur sa capacité à structurer. À remettre de l'ordre, à investir, à organiser, à professionnaliser, à donner des moyens aux sélections, à relier les catégories et à replacer le football marocain dans une trajectoire lisible. Cette crédibilité est aujourd'hui son premier capital. Mais ce capital doit être entretenu. Dans un football moderne où tout se juge vite, où la mémoire des succès peut être courte et celle des échecs très bruyante, la FRMF

doit continuer à faire ce qui a justement permis le basculement : garder le cap. Ne pas réagir à chaque tempête par un virage brutal. Ne pas confondre pression populaire et panique. Ne pas croire non plus que la structure protège de tout.

Le temps de la confirmation demande de la solidité. Il demande d'assumer les ambitions sans tomber dans l'autosatisfaction. Il demande de défendre le modèle tout en acceptant de le corriger. Il demande de célébrer les réussites, mais aussi de regarder franchement ce qui doit encore progresser : le niveau du championnat, la formation dans les clubs, l'encadrement régional, la régularité des compétitions, l'élargissement de la base féminine, l'intégration des jeunes au plus haut niveau, le suivi des talents nés ici comme ailleurs. Le Maroc avance, mais il n'a pas fini de bâtir. Aucun grand pays de football ne finit jamais vraiment de bâtir.

L'horizon 2030 ajoute encore à cette exigence. Organiser la Coupe du Monde avec l'Espagne et le Portugal ne peut pas être seulement une consécration diplomatique et sportive. C'est une obligation de cohérence. Le pays qui accueillera le monde doit aussi continuer à produire du jeu, des talents, des cadres, des clubs solides, des sélections compétitives et une organisation à la hauteur de son image. *"2030 n'est pas une ligne d'arrivée", résume une source fédérale. "C'est un cap. Le plus important, ce n'est pas seulement d'accueillir le monde. C'est de laisser un héritage, de continuer à inspirer les jeunes, de faire progresser tout notre football."*

Cette phrase dit l'essentiel. Le Mondial ne doit pas être pensé



comme un décor. Il doit être pensé comme une accélération. Un moment qui oblige tout le monde à élever le niveau : institutions, clubs, collectivités, staffs, joueurs, publics, médias, partenaires. Le vrai héritage d'une Coupe du Monde ne se mesure pas seulement à la beauté des stades pendant un mois. Il se mesure à ce qui reste quand les projecteurs repartent.

CONSTRUIRE N'A JAMAIS ÉTÉ LE DERNIER MOT

Le Maroc dispose aujourd'hui d'un avantage rare : il sait d'où il vient. Il a connu les années de doutes, les compétitions ratées, les générations inachevées, les débats interminables sur le manque de moyens, d'organisation ou de vision. Il sait aussi ce que produit une politique plus structurée : des résultats, de la confiance, de l'identification, une attractivité nouvelle, une place différente dans le football mondial. Mais le danger, désormais, serait de croire que le mouvement est irréversible. Aucun modèle ne l'est. Il faut le nourrir, le protéger, le mettre à jour. Il faut accepter que la concurrence observe, copie, réponde. Il faut comprendre que le statut de locomotive africaine ne se conserve pas par déclaration. Il se conserve par le travail, les résultats, la constance et cette capacité à ne pas s'endormir au moment où tout semble enfin fonctionner. Le football marocain a changé de langage. Il ne parle plus seulement d'espoir, mais de standards. Il ne parle plus seulement de talent, mais de suivi. Il ne parle plus seulement de ferveur, mais d'organisation. Car les enfants qui ont grandi avec les images du Qatar, avec

les Lionceaux champions du monde, avec les Lionnes en Coupe du Monde, avec les stades pleins et les hymnes chantés à gorge déployée, ne regarderont plus le football marocain comme leurs aînés. Ils ne demanderont pas seulement à être surpris. Ils demanderont à être représentés au plus haut niveau. Ils auront connu un Maroc qui gagne. Ils voudront qu'il continue. C'est peut-être cela, le plus beau et le plus lourd héritage de cette séquence. Le Maroc a rendu la réussite imaginable. Maintenant, le défi est de la rendre durable. Le temps de la construction a ouvert la voie. Le temps de la confirmation dira jusqu'où elle mène. Les fondations existent, les outils sont là, les talents arrivent, le public suit, les institutions pèsent davantage, l'horizon 2030 oblige tout le monde à regarder plus loin. Il ne s'agit plus de prouver que le Maroc peut réussir. Il l'a déjà fait. Il s'agit désormais de prouver qu'il peut recommencer. Construire était indispensable. Confirmer sera décisif. ■

LE MAROC A RENDU LA RÉUSSITE IMAGINABLE. MAINTENANT, LE DÉFI EST DE LA RENDRE DURABLE. LE TEMPS DE LA CONSTRUCTION A OUVERT LA VOIE.